

essai

**PLASTICITE
DES LIEUX DE VIE**

FAIRE RELIANCE POUR FAIRE PLASTICITÉ



2019 → 2026

CHAIRE PLASTICITÉ DES LIEUX DE VIE



Crédits

Direction éditoriale et relecture
Anne Bugugnani et Capucine Lebrun

D'après un texte original de
Sophie Rouay-Lambert

Mise en page
Capucine Lebrun

Contexte



La Chaire Plasticité des lieux de vie est une chaire de recherche appliquée portée par Strate École de Design, créée dans le cadre de l'appel à projets TIGA de la Région Île-de-France. De 2019 à 2026, elle a réuni tout un écosystème métier autour de la question : comment concevoir des lieux capables d'évoluer avec les transformations sociales, environnementales et économiques ?

À travers des recherches, des expérimentations, des séminaires et des projets de terrain, la Chaire a développé la notion de plasticité comme une qualité essentielle des lieux contemporains. Elle propose une approche du projet fondée sur quatre dimensions complémentaires : la plasticité relationnelle, organisationnelle, technique et économique.

Ce manifeste constitue l'un des aboutissements de cette recherche collective. Il rassemble les principes, les convictions et les perspectives qui se sont progressivement dessinés au fil des travaux menés pendant six années.

Plus d'informations, ressources et projets : www.plasticite-design.com





Cet essai complète les explorations issues de la chaire « Plasticité des lieux de vie ». Il prolonge les thématiques donnant lieux aux plasticités relationnelle, organisationnelle, économique et technique. Il est également un objet en soi élaboré à partir d'une lecture sociologique nourrie de philosophie. Il met en lumière quelques notions clés souvent laissées dans les coulisses de la conception, mais qui participent pourtant tant à la prise de décision en amont de tout projet qu'aux étapes sur les temporalités de sa réalisation.

Destiné à attirer l'attention sur un écosystème des métiers dédiés à l'aménagement des espaces, cet essai invite les concepteurs, les décideurs et les praticiens à se poser des questions sur l'éthique de leurs métiers en mutation et sur les prérequis conceptuels de leurs démarches. Il a donc pour vocation à accompagner dans cette réflexion celles et ceux qui opèrent les tournants nécessaires à entreprendre pour le ménagement des territoires, et a pour objectif d'alerter sur la nécessité de refonder les représentations, les méthodes et les pratiques dans la fabrique de l'habiter. En cela, cet essai se veut un espace-temps de pause, de réflexion et de réflexivité à destination de tous les concepteurs et acteurs de l'habitat et de la construction, qui, en tout premier lieu, sont habitants et usagers des lieux de vie.

La notion de *reliance* est le fil conducteur. La *reliance* est envisagée comme le *modus operandi* de la plasticité. La *reliance* est une notion élaborée par Marcel Bolle-de-Bal pour comprendre et conserver un pouvoir d'agir dans nos société-mondes. Elle est devenue indispensable à Edgar Morin pour développer celle de la *complexité* et, à la lumière des explorations issues de la chaire, la *reliance* s'avère être également une des conditions opérationnelles de la plasticité. Pour adopter une approche sensible et systémique des territoires et pour penser la plasticité de nos lieux de vie, il nous faut donc *faire reliance*.

Cet essai sur la *reliance* se veut un ouvroir de questions et de possibles, agencé par quelques matières à penser et à réagir pour rebooster nos imaginaires et envisager, à petits pas, en décalage, voire à rebours, les conditions justes de ménagement des lieux de vie.

Le parti pris, face aux contextes de crises et de blocages, est d'adopter une attitude qui ménage l'existant et qui capitalise sur le déjà-là. La stratégie de « l'effet placebo » en donne une bonne illustration. Il puise dans des ressources parfois insoupçonnées en vue de prendre soin et d'améliorer un système. En cela, l'effet placebo est en quelque sorte le médium de la *reliance*.

Le chapitre « Faire *reliance* » pose les bases conceptuelles et opérationnelles de la notion, laquelle s'avère être une ressource propice à l'action, car elle permet de repenser notre manière d'être dans notre relation à l'autre et au monde, de nous engager dans le projet et donc d'habiter le monde. Il nous invite à cheminer dans quelques grandes notions comme la responsabilité et la considération, ici revisitées au service du design et des territoires.

Parce que tout le monde n'est pas – ou pas encore – *designer*, le chapitre « Pour *designer* » esquisse ce qu'est cette « indiscipline » et dessine le rôle d'agent de *reliance* qu'endosse le *designer*. À travers les questions que posent la technique, la valeur du déchet et l'objectif du confort, il invite à se poser la question de l'identité du métier et à prendre la mesure de l'engagement au service des habitants et de leurs lieux de vie.

Le dernier chapitre « Des lieux de vies enviables » retourne à l'objet même de la Chaire. On revient sur le lieu, le lieu des réels et des possibles, sur ce qu'il est ou peut devenir, et sur la tempérance à son égard, dans la juste intervention du design.



*Soigner le contexte,
c'est prendre soin des liens*

Envisager les conditions justes de ménagement des lieux de vie n'implique pas nécessairement l'emploi de grands remèdes mais plutôt, face à l'existant, d'adopter une stratégie qui a fait ses preuves : l'« effet placebo ». À la lumière des dernières recherches, cette substance s'avère bien moins neutre qu'on ne le présumait. La plasticité qu'elle révèle chez chacun d'entre nous, quant à la manière de considérer les choses et d'agir sur une situation, pourrait bien être un moyen ou une stratégie pour *designer* dès aujourd'hui nos lendemains.

Contre toute attente, l'effet placebo comporte bien un principe stimulant. La compréhension de ce qu'apporte son effet dans le champ de la santé inspire celui de l'habiter. Il devient effectivement un moyen de faire reliance par l'empathie et la confiance et nous relie à nos émotions, lesquelles sont indispensables dans l'approche sensible du territoire. Comme principe d'action, l'effet placebo peut s'avérer une méthode utile pour concevoir demain. Il nous montre qu'il n'est pas nécessaire de s'embarquer dans de grandes réalisations pour améliorer l'existant et que des petits pas choisis, de-ci de-là, permettent de retisser le territoire par petites touches, dans une approche systémique.

Placebo

Ce terme puise son origine dans une erreur de traduction du verbe latin placere, qui signifiait « plaire à Dieu », et qui a été traduit, au X^e siècle, par « flatterie ». L'exploitation de cette erreur, dans les registres de la magie et de la religion, a débouché sur tout un ensemble de supercheries et de rituels, lui donnant le sens péjoratif de « tromperie ». C'est avec l'avancée des connaissances sur le psychisme, à la fin du XIX^e siècle, que se révèle son pouvoir de suggestion. L'idée de traiter certaines manifestations pathologiques (somatiques et psychiques) par l'administration d'une substance sans principe actif commence à faire son chemin. Dans la médecine occidentale, le placebo devient un moyen pour mesurer et distinguer l'effet d'un traitement sur les patients. Ses effets sont si probants que, depuis le début du XXI^e siècle, le placebo est devenu objet-sujet de recherche. Et bien qu'on le sache inefficace en soi, on s'intéresse à ce qu'il apporte en tant que démarche proactive dans l'amélioration de la santé et, par conséquent, sur ce qu'il engendre dans l'organisme. Des coulisses factices, le placebo avance sur le devant de la scène. Bien qu'inactif, il possède un grand pouvoir : celui de déclencher un ensemble de mécanismes ayant des effets positifs sur un organisme (compris comme un écosystème).

Et l'avancée des connaissances en neurosciences fait aujourd'hui évoluer sa définition et sa dimension en « effet placebo ». Métaphore d'une dimension systémique que l'on peut mobiliser dans le champ du design des lieux de vie et du ménagement des territoires.

Les travaux sur l'effet placebo, qui portent sur les contextes, inspirent nos écosystèmes habitants. Dans le champ des territoires habités, il confirme un agir tout en délicatesse, à justes doses, avec les parties prenantes, chacune ayant, à sa mesure, un pouvoir d'agir sur l'ensemble. L'effet placebo aide ainsi à mieux gérer une situation problématique. Mais, ne nous illusionnons pas, il ne guérit pas la cause des pathologies ni ne résout la source des problèmes.

Ces découvertes, qui proviennent des sciences dites « dures », débouchent sur l'indispensable primauté du lien et l'importance de *faire reliance* entre un individu qui devient « acteur » et une institution qui devient « mesurée », le tout dans un écosystème où les émotions, nouvel objet de recherche pluridisciplinaire, sont replacées au centre de la relation.

C'est notamment le cas de l'empathie, qui devient substance de reliance entre les parties en présence. Et la science raisonnée redécouvre ainsi, par l'administration de la preuve, ce que le savoir profane détient depuis toujours : un soin administré avec empathie améliore la guérison.

Empathie

L'empathie (du grec, en, « à l'intérieur », et pathos, « souffrance, affection, ce qui est éprouvé ») désigne la capacité à se mettre à la place de l'autre, à en éprouver la souffrance, à en ressentir les émotions ou à en comprendre les idées. L'empathie peut nous faire entrer en sympathie avec (sym) l'autre, mais pas forcément. Le comprendre suffit. L'empathie, propre à la démarche design, permet de considérer la situation ou le problème à résoudre à travers le prisme du vécu de l'habitant et en lien avec les parties prenantes.

Soigner le contexte. La mutation en cours se situe sans doute là. Et c'est bien ce qui nous relie ici, l'exigence que nous avons de porter attention à nos contextes de vie et à nos environnements habités : prendre soin de nos lieux de vie, c'est prendre soin de celles et ceux qui les conçoivent, qui les administrent et qui les habitent. Voilà ce que nous apportent le placebo et son effet : il nous ouvre de nouvelles perspectives sur les manières de *faire reliance à l'autre et au vivant* pour envisager le ménagement de nos lieux de vie.

La confiance est au cœur du processus, mais elle n'est pas donnée d'emblée. Dans l'écosystème des métiers et des responsabilités dans l'aménagement des espaces, l'autre n'est pas forcément mon concurrent ou mon supérieur. La reliance aux autres anticipe et définit les contours de son aire d'exercice, pour faire au mieux, ensemble. Pour les métiers du design et des professions des espaces habités, le placebo est propice au lâcher prise sur certaines attitudes, acquis ou déterminants qui parasitent encore la conception et empêchent la projection et les nécessaires pas de côté. Laissons-le stimuler les connexions entre les zones déliées et endormies ou enfouies sous trop de fausses certitudes et de mauvaises habitudes ; laissons-le renforcer l'« avec » l'autre, plutôt que le « contre », le « pour » ou le « sans » l'autre¹.

Et puisque, contrairement à tant de remèdes, le placebo n'a pas de stricte mode d'emploi, son effet peut être envisagé comme une substance à doser ou un outil à façonner à sa guise en fonction de ses besoins, de ses aspirations et bien évidemment des contextes.

1 Ce sont quatre registres-types du "faire", de la part des institutions qui ont pour objet la conception de dispositifs de politiques publiques. Longtemps sans penser en amont l'avec les « publics-cibles » : ce qui conduit à des écarts ou des inadéquations entre les besoins et leurs satisfactions.

Faire reliance



Faire reliance permet d'appréhender et d'apprécier la complexité du monde qui s'impose à l'aménagement, à l'administration et à la gouvernance de nos territoires. *Complexus* signifie « ce qui est tissé ensemble ». La pensée complexe, nous dit Edgar Morin, c'est le tissage, ensemble, de ce qui est séparé ou morcelé. La complexité est alors un travail de la pensée qui nécessite de relier une pluralité de points de vue et de savoirs dispersés, qui ne communiquent pas et ne coïncident pas forcément, mais dont on sait qu'ils ont une importance dans l'ensemble à considérer.

Pour penser les lieux de vie, il faut donc passer par la pensée complexe en adoptant une attitude active et participative. C'est une manière organique de faire « plasticité relationnelle » en reliant acteurs, institutions et praticiens en présence autour des enjeux de l'habiter. La plasticité relationnelle, qui a une vocation spatiale, interroge et révèle le dessein de nos espaces communs, lieux du faire société entre les habitants d'un territoire. La reliance a également pour objectif la collaboration et la gouvernance dans la conception et le ménagement des lieux de vie. En cela, elle s'inscrit pleinement dans la « plasticité organisationnelle », démarche qui aide à la décision politique pour faire de nos territoires des lieux de vie hospitaliers.

La reliance comme fil conducteur de la pensée permet donc d'interroger et de relier quelques grandes notions et principes tels que la responsabilité, la vulnérabilité, l'humilité et la tempérance. Elle nous permet de réévaluer la mesure de notre pouvoir d'agir, et par conséquent, elle nous oblige à reconsidérer l'écart entre la faisabilité et la réalité, en questionnant les échelles et les temporalités d'action. Faire reliance avec les générations montantes nous donne à entendre ce qu'a à nous dire leur lecture du monde. Elles posent la question du réel avec lucidité et nous montre qu'on peut arriver, ensemble, à renouer avec une certaine convivance.

La reliance, au service de la plasticité

Parce que les champs d'expertises et d'actions se télescopent et que leurs aires d'influence se superposent en partie ou, au contraire, délaissent des interstices, les enjeux réels deviennent incompréhensibles, y compris pour leurs acteurs principaux. Le principe de reliance permet justement de relier les besoins et les solutions, de se relier à soi et de relier les acteurs entre eux. C'est la raison pour laquelle cette notion, développée par le psychosociologue belge Marcel Bolle-de-Bal² (1930-2025) dans les années 1980 et redécouverte récemment, révèle un besoin urgent et nécessaire de faire autrement ce que nous faisons jusqu'à présent sans considération globale ni vision systémique.

Reliance

Sans référence sémantique précise et, à l'origine, synonyme d'« appartenance » en sociologie de la communication, de « quête intérieure » quasi religieuse, ou utilisée comme « reliance sociale » en psychosociologie pour répondre aux besoins de relations primaires détruites par la société de masse, la reliance devient une notion centrale des sciences humaines. Elle a une double signification : acte de relier (un pouvoir d'agir sur le monde) ou acte de se relier (une façon d'être au monde). C'est la reliance réalisée, ou « acte de reliance » ; et le résultat de cette action, la reliance vécue, ou « état de reliance ». La reliance est donc une notion performative : elle est autant la création (ou la recreation) de liens entre des acteurs sociaux que la société tend à séparer ou isoler, que la création de structures, d'institutions et de processus permettant de réaliser cet objectif.

La reliance permet de prendre de biais le lourd héritage de la société fonctionnaliste associée à l'économisme du XX^e siècle. Plutôt que faire avec et sachant qu'il serait épuisant de vouloir contrer l'existant, (re)gardons ce qui fonctionne et opérons des tournants dans le réel.

2 *Voyage au cœur des sciences humaines. De la Reliance* (t. 1 : Théorie ; t. 2 : Pratiques), L'Harmattan, 1996. Cette œuvre est performatrice car elle met à l'épreuve la reliance comme notion fondamentale, en faisant entrer en dialogue les disciplines des sciences humaines. Son auteur a l'intuition que, depuis l'entrée dans la mondialisation dans les années 1980, la seule façon de tenter de comprendre la complexité du monde est de relier les savoirs qui, jusque-là, l'expliquent chacun depuis leur chapelle. « La reliance, j'en avais besoin pour penser la complexité », lui confiera Edgar Morin.

En cela, la reliance est une ressource primordiale car elle est tout à la fois une posture, un outil et un objectif. Sa pluralité de sens nous permet d'envisager les problématiques de l'existant et de trouver des réponses aux exigences et aux enjeux à venir sur l'habitabilité de nos territoires et de nos lieux de vie. Et c'est bien de cela que nous avons besoin : construire une vision à partager, si ce n'est commune ; trouver et remettre du sens dans ce qui est devenu insensé ; détourner, tordre parfois, dans tous les cas inventer d'autres procédés pour penser nos territoires et nos modes d'habiter. Comment ? En endossant prioritairement notre habit d'usager, d'habitant quand nous envisageons des lieux de vie et ses fonctions. En pensant, testant et conceptualisant ensemble, chacun à son rythme et à son échelle en tenant compte de nos contraintes respectives.

Parmi ses rôles, le designer doit faire œuvre de pédagogie en adoptant la posture d'un aidant et non celle d'un sachant. Qu'il s'adresse au politique, au financeur ou à tout autre commanditaire, que ce soit pour mieux construire ou pour améliorer l'existant, il doit intégrer la phase-test du « faire avec » et agir comme un concepteur-activateur de reliance sociale.

Pour sortir de l'ornière, des concepteurs se sont déjà lancés. Situés dans les marges et les interstices tout d'abord, puis de manière de plus en plus structurée et organisée, ces designers, architectes, urbanistes, paysagistes mais aussi juristes ou promoteurs réalisent des projets de petite envergure, qui ne portent pas préjudice aux habitudes installées, et sur des temporalités qui n'impactent pas le déroulement calendaire de leurs activités.

Et la petite échelle fonctionne car elle répond aux problématiques locales, prolonge et relie l'existant. Ces concepteurs qui essaient à diverses échelles et temporalités sur des territoires demandeurs, aident, à leur mesure, à répondre aux grandes problématiques par de petites touches et ficelles³.

Nous partageons toutes et tous le constat que les choses et les dispositifs manquent de plasticité. Ils sont souvent conçus ou réalisés de manière déliée, décalée, hétéroclite et asynchrone, pas forcément à la bonne échelle, au bon moment, avec les bons acteurs et pour les bonnes personnes.

3 En référence aux Ficelles du métier du sociologue Howard Becker lorsqu'il met en avant les coulisses et le bricolage nécessaire à toute recherche en sciences sociales.

Les pratiques de celles et de ceux à qui sont destinés ces espaces, mobiliers, services et dispositifs semblent alors inadaptés ou déjà vétustes. De ce fait, les habitants résistent, s'approprient et détournent les lieux et leurs usages. Afin de rendre plus fluide et cohérent, ici, un cheminement dans leur mobilité quotidienne, ou là, une occupation dans les lieux qu'ils traversent, ils outrepassent les cadres. Ils savent ménager les lieux puisqu'ils les pratiquent et les habitent⁴.

Observer et intégrer les usagers-habitants en amont du projet, placer de la plasticité dans la conception, dans la méthode, dans les temporalités et dans les objectifs de tout projet touchant à leur environnement de vie, c'est ce que savent déjà faire une partie des concepteurs des espaces habités aux échelles micro et mezzo. C'est plus difficilement réalisable à l'échelle macro, car plus le territoire est vaste plus entre en jeu une multiplicité d'acteurs et d'institutions.

Plasticité

Le terme plasticité provient du grec plattein, qui signifie « modeler ». La plasticité est une propriété inhérente à la matière, une aptitude à donner une forme et à la recevoir. Si la plasticité résiste à la déformation, elle permet la transformation et poursuit son évolution dans le temps sous des pressions volontaires ou involontaires. Elle accuse les chocs, les absorbe et s'adapte au changement. La plasticité possède en soi un principe d'action et procure un pouvoir d'agir. C'est une attitude facilitant l'adaptation au changement, la souplesse dans les rapports interpersonnels, la réceptivité aux idées nouvelles et l'ouverture aux idées d'autrui. C'est une éthique qui prend en compte l'intégralité des événements, s'oppose au cloisonnement, recherche un principe de cohérence et préconise une attitude non dogmatique et pragmatique. La plasticité est une interface. Elle implique une réciprocité et possède une capacité de liage (Cf. définition de la plasticité dans "Notions" sur le site plasticite-design).

C'est là que *plasticité* et *reliance* entrent en résonance. Faire acte de reliance pour une plus grande plasticité des lieux de vie permet d'embarquer tous les acteurs d'un projet, y compris ceux qui s'en sentent éloignés, et d'envisager des phasages respectifs et des échéances différées, la superposition et la

4 C'est la démarche entreprise par Jean-Yves Petiteau dans les années 1990 lorsqu'il intégrait les cheminements urbains réalisés avec les habitants à la réhabilitation des espaces publics.

diversité des échelles et des temporalités d'usages. En cela, la reliance sociale est un vecteur de la plasticité spatiale.

Agir sur un contexte, c'est prendre soin des liens, des liens forts, faibles, tendus ou distendus, en pointillées ou encore inexistantes entre les parties prenantes qui ne savent peut-être pas encore qu'elles auront à faire quelque chose ensemble.

Faire participer en amont, c'est déjà inventer les conditions de l'habiter ; non pas un lieu en tant que tel, mais c'est permettre un rôle, une place, un statut d'habitant. C'est un engagement. Et comme tout engagement, c'est une responsabilité.

*La tempérance comme compétence,
l'humilité comme attitude*

Une question de responsabilité

Faire reliance engage notre responsabilité. Dans un monde où tout est intriqué sans que n'aient été pensées la nature et la teneur des engagements et des liens, qui, aujourd'hui, peut encore se déclarer responsable ?

Créer des liens engage

La sectorisation des modes de faire, des budgets, des objectifs à court terme ou sans perspectives transformatrices claires, le souci de tout rentabiliser ou encore la manière dont nous sommes formés (pédagogie ouverte au dialogue) et formatés (posture fermée) nous font exercer nos activités de façons cloisonnées et avec une responsabilité limitée.

Retrouver un pouvoir d'agir sur ce qui nous environnent passe par « faire acte de reliance » en repensant conjointement les modalités de nos périmètres d'engagement, tout comme « faire plasticité » oblige à reconfigurer nos responsabilités collectives. Avoir un pouvoir d'agir sur les situations et les choses implique une responsabilité. Comment la redessiner pour faire face à la complexité ? On pourrait établir un partage de responsabilités car plus personne n'a la capacité morale ni financière de s'engager seul, au regard de risques trop lourds à supporter. Par précaution, on devrait faire attention au transfert de responsabilités qui dédouane certains, au détriment d'autres. Cette option n'est ni à la hauteur ni à la mesure des enjeux de nos milieux bâtis.

Nous sommes toutes et tous embarqués dans un monde liquide⁵ et complexe⁶ qui bouleverse tous les repères et explose tous les cadres. Un monde qui nous oblige à refonder un nouveau rapport à soi, aux autres, aux territoires, aux temps et au vivant.

5 Zigmunt Bauman, *La Vie liquide*, Fayard, 2013.

6 Edgar Morin, *Introduction à la complexité*, Seuil, 2014.

Responsabilité

Du latin spondere, « promettre, s'engager solennellement, garantir », la responsabilité est l'obligation de répondre de ses actes, d'en supporter les conséquences, de réparer les dommages causés. La responsabilité est indissoluble de la liberté : liberté de penser, d'entreprendre, d'exprimer, d'agir, de construire, d'aménager... et, en retour, d'en assumer les conséquences. La responsabilité suppose le discernement, cette capacité de pouvoir juger sainement, d'apprécier avec netteté et justesse une situation. Elle a aussi à voir avec la puissance, le pouvoir et l'autorité, dans une relation de réciprocité. Elle suppose le respect de la déontologie de la profession. À quelle hauteur, sur quel registre, et jusqu'à quand suis-je responsable de ce que je fais ? Et suis-je le seul engagé dans cette responsabilité ? Entre celui qui me commande, celui qui m'autorise, celui qui me finance, celui qui m'assiste, celui qui me précède et celui qui utilise... comment évaluer les aires et les temporalités de responsabilité de chacun dans un projet (idée, conception chantier, livraison) et dans son usage à venir ? Comment évaluer les marges et les limites de la responsabilité pour concilier les actes indispensables à entreprendre aujourd'hui, en réponse aux conséquences des décisions irresponsables des temps passés ? Et comment engager aujourd'hui notre responsabilité sur les temps incertains à venir ?

L'extension du pouvoir d'agir a changé d'échelle

Alors que l'extension du pouvoir d'agir de l'humain a changé d'échelle tant spatiale (planétaire) que temporelle (incertaine), c'est le principe même de responsabilité⁷ qui est à repenser et à refonder. Et il y a tant à faire, qu'on peut s'en saisir comme une opportunité de changement de logiciel.

Depuis les Lumières, qui ont initié une réflexion philosophique débouchant sur la Révolution, laquelle a porté une nouvelle vision politique et conséquemment produit la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen, nous avons fondé tous nos principes de responsabilité sur la réciprocité et un pouvoir d'agir sur le spatialement proche (territoire délimitable), le prochain connu (interconnaissances et populations assujetties) et l'échéance mesurable (calendrier défini). Ce principe de responsabilité a été élaboré un peu comme une réponse, ou comme le réajustement, dans la quête d'un juste équilibre, d'une relation asymétrique entre puissance et vulnérabilité, pouvoir et protection. La puissance octroie

un pouvoir à celui qui est responsable, et, en contrepartie, ce pouvoir oblige à la protection de celui ou de ce qui est vulnérable (personne, animal, nature et territoire). Jusqu'à l'ère industrielle, l'avancée des techniques a permis d'améliorer considérablement les conditions d'existence. L'Homme a ainsi étendu son pouvoir d'agir sur le monde et sur le vivant dans des proportions encore tenables et dans une responsabilité mesurable sous forme de contrats et d'assurances contre les risques en tout genre. L'entrée dans la modernité du XX^e siècle marque un irrémédiable tournant. Ce que l'Homme conçoit et fabrique désormais, grâce ou à cause de la technique, devenue objet de la technoscience, n'est plus ni contrôlable ni mesurable. En laissant s'échapper sa maîtrise de la technique, il s'est non seulement rendu irresponsable mais il légitime son irresponsabilité en reconnaissant son incapacité à agir face à l'incommensurable qu'il a produit.

Il s'agit d'un tournant anthropologique existentiel : l'Homme s'est doté d'une puissance incommensurable pouvant altérer la vie sur Terre pour les temps à venir, voire détruire la Terre en tant que Gaïa (le vivant) et en tant que planète (astre physique). En se laissant dépasser par son usage inconsidéré de la technoscience, l'Homme s'est laissé devenir lui-même « objet » de la technique et de la science. En tant qu'objet, donc sans pouvoir d'agir, il s'est rendu volontairement, ou non, irresponsable. En perdant son pouvoir d'agir, sa responsabilité et donc sa puissance, l'Homme a perdu son pouvoir de protection – se rendant ainsi victime – ou a renoncé à son devoir de protection – se rendant coupable.

Penser la responsabilité sans réciprocité

À la fin des années 1970, Hans Jonas montrait déjà comment l'Homme moderne avait rendu l'humanité à venir incapable d'advenir et d'habiter la Terre dans des conditions satisfaisantes, tant d'un point de vue biologique, psychique et métaphysique que sociétal : difficile projection des jeunes générations dans un futur enviable ; altération génétique du vivant ; quête de sens ; altération politique des démocraties. On assiste donc à une sorte de transfert de responsabilité : la technoscience devenue toute puissante, l'Homme la tient pour responsable de sa propre vulnérabilité face à ses nouvelles conditions d'existence et de survivance.

Qu'est-ce qui a été délié ici ? C'est la rencontre entre l'individu-sujet autonome, responsable et raisonnable issu des Lumières, et l'objet à l'égard duquel il est responsable : son environnement tant bâti que naturel. Le lien s'est distendu au risque de la rupture. Dans ces conditions, comment faire reliance ? Comment se réapproprier un pouvoir d'agir sur l'incommensurable et avoir l'audace d'en porter partiellement la responsabilité ? Puisque la situation n'est plus raisonnable, peut-être faut-il en sortir en « irraisonnant ».

Repenser et refonder la responsabilité sans réciprocité passe par un effort de projection dans l'abstraction. Comme on ne peut présumer complètement des impacts de tout projet sur le monde, réduisons nos échelles d'actions et redéfinissons nos périmètres : en évaluant et en admettant que ce que nous fabriquons ici a un impact sur un ou plusieurs là-bas ; et que ce que nous réalisons maintenant a un impact sur l'avenir, tenons-nous pour responsables de ce que nous ne pouvons voir et de ce qui n'existe pas encore.

La modération : une posture de reliance et de solidarité

Travailler dans l'incertain oblige à une relative tempérance et à une humilité certaine. Tant à l'échelle individuelle que sociétale, il est primordial d'envisager la puissance que procure la modération : « la modération est puissante en ce qu'elle nous permet de reconquérir notre légitimité : plus nous sommes modérés, plus nous pouvons répondre par nous-même à nos besoins fondamentaux et à nous garder de l'aliénation. [...] La modération est puissante en ce qu'elle met en actes la préservation du lien qui nous unit à la nature et à l'ensemble de l'humanité. Elle devient ainsi une posture de reliance et de solidarité »⁸.

Pour nous aider, il faut envisager la tempérance comme une compétence, un outil de mesure de notre pouvoir d'agir sur le monde et pour cela, retrouver le pouvoir du geste. Enfin, il faut réhabiliter l'humilité comme une

8 Pierre Rabhi, *La Puissance de la modération*, Hozhoni, 2015. Paysan et philosophe d'origine algérienne, pionnier de l'agriculture écologique en France, il transmet, depuis plus de 40 ans, une éthique et une pratique de l'agroécologie en France et en Afrique. Il est à l'origine de nombreuses initiatives associatives et mouvements, comme *Terre et Humanisme* en 2007, devenu *Colibri*.

considération respectueuse, une posture de déférence à l'égard de celles et ceux dont nous avons la responsabilité de concevoir les lieux de vie.

Avancer à petits pas

Comment devenir un être de raison dans un monde déraisonnable ? En (re)devenant des personnes autonomes (reliance à soi) mais conscientes de notre dépendance à l'égard des autres autonomes (reliance aux autres), nous redevenons responsables des conséquences de nos actions. Et nous pouvons dès lors avancer, pas après pas.

Bien connaître notre propre champ d'expertise et notre aire d'activités nous donne l'unité de mesure de notre impact sur l'espace et le temps. Nous relier aux autres – dont les aires d'exercices et de compétences viennent compléter ou suppléer aux nôtres, sur des temporalités dans lesquelles chacune et chacun peut se projeter, dans une réversibilité des espaces et des matériaux qui le composent –, nous dote d'un pouvoir d'agir responsable sur le monde. Et puisqu'il s'agit davantage de réparer l'existant que de construire, nous pouvons, dans de nombreux cas, nous inspirer de la pratique dans la restauration d'art : agir sur l'existant pour éviter qu'il ne se détériore davantage en employant une méthode par petites touches et des matériaux réversibles. L'obtention d'un résultat plastique et non figé laisse subtilement transparaître le geste de la réparation et inscrit l'objet dans la temporalité de son histoire. À l'image du Kintsugi : l'art de réparer en sublimant.

C'est paradoxalement la valeur d'un territoire qui le rend vulnérable. Car, à partir du moment où un territoire détient une ressource, l'exploitation qui peut en être faite l'épuise sans tenir compte de son écosystème naturel et humain. Mais c'est aussi dans la vulnérabilité d'un objet ou d'un territoire que l'on trouve les leviers d'action et des pistes pour le préparer au changement et, si besoin, le réparer. Comment évaluer autrement les ressources et la valeur d'un territoire ? Quelle est la juste valeur des espaces qui composent nos lieux de vie ? Outre leur valeur foncière et immobilière fluctuante selon leur localisation géographique, quels sont leur valeur d'usage et leur potentiel de réemploi ? Comment estimer cette valeur ? Quels indicateurs inventer ?

Déceler les vulnérabilités procure un pouvoir et un devoir d'agir

Avant tout projet, se doter des moyens de compréhension de la fragilité de nos lieux de vie dessine les aires d'exercice, distribue les responsabilités et pose les conditions de l'action. Avant toute action sur un lieu, munissons-nous des garde-fous que sont la tempérance et l'humilité. Évaluons ensuite le risque de survivance d'un territoire si nous n'en prenons pas soin, puis ajustons notre puissance et notre devoir d'agir à hauteur de son besoin. Là, nous devenons responsables. Mais la responsabilité seule ne suffit pas, nous dit Hans Jonas. Face au contexte qui nous est donné aujourd'hui, et que nous contribuons encore à détériorer, il importe de développer un « sentiment de responsabilité ». Pour ce faire, nous devons être affectés.

Émotion

L'émotion est une forme inconsciente et automatique de contrôle suscitée par un antécédent émotionnel (expérience vécue) positif ou négatif. C'est la réaction à l'évaluation cognitive instantanée d'une chose, d'une situation ou d'un environnement qui affecte le bien-être. L'émotion ne se réfléchit pas, elle se vit : elle a un caractère passionnel car elle a la propriété de prendre le contrôle sur la pensée en cours (peur, joie) ; elle est une force motivationnelle car elle suspend l'activité en cours et engage la personne dans une autre conduite d'action (fuite, rire). Elle est décisive pour l'adaptation car elle est une réponse efficace aux problèmes de survie physique et sociale. Les émotions sont, ainsi, des vecteurs de reliance entre la psyché (l'esprit) et le soma (le corps) ; la personne est considérée dans son entièreté. L'émotion est un nouvel objet de recherche en sciences sociales, en psychologie et en neurosciences, qui apportent de nouveaux éclairages sur nos façons d'être et de réagir au monde.

Se relier à soi, renouer avec ses émotions – est un véritable tournant dans notre manière de regarder le vivant dont nous avons été coupés depuis des siècles, d'abord par l'Église, puis par la Raison scientifique. Nous laisser ressentir nos émotions et les apprivoiser accompagne notre pouvoir d'agir et nous aide à endosser une responsabilité mesurée. Être affecté permet de ressentir de la sollicitude – qui signifie « être tout entier (ollos) touché, bousculé, et mis en mouvement (itus) pour s'engager dans l'acte de prendre

soin. La sollicitude nous permet de nous relier à l'autre et au territoire, parce qu'en nous laissant nous affecter, nous entendons sa requête et ressentons un devoir de réparation, voire une volonté de compensation des dommages causés par nous-mêmes et par autrui.

Dans cette considération envers l'autre, les milieux de vie et les habitants, puis dans l'action, nous endossons pleinement une responsabilité collective à l'égard du commun – responsabilité au sens de « pouvoir et devoir d'agir ». C'est, autrement dit, avoir de la considération envers les milieux de vie et les habitants. Et la considération est un grand pas pour tous les petits pas à entreprendre pour envisager le ménagement de nos territoires.

Toutes ces « considérations » nous montrent qu'il est temps d'entrer dans une nouvelle modernité, en passant "de la maîtrise du monde", issue des sciences et des techniques et de l'idée de progrès, "à la responsabilité du monde"», issue de sa considération, dans une idée d'aménité.

Aménité

L'aménité, c'est la douceur et le charme qui émanent d'un lieu ou d'un paysage, qu'il soit naturel ou construit, et qui présente un attrait ponctuel ou pérenne pour les habitants ou les personnes de passage. L'aménité d'un lieu, signifie aussi sa facilité d'accès, une certaine proximité (distance/ temps de trajet), une faible densité qui laisse place à la verdure. C'est un lieu agréable et hospitalier, où l'on peut se promener, déambuler, se poser et se reposer (mobiliers, ombre, confort). C'est un lieu ressource, mais aussi de ressources, composé d'atouts attrayants au risque de le détruire (sites touristiques). Déterminer l'aménité d'un lieu de vie est péremptoire car il n'a pas de valeur absolue : « ce qui est amène pour l'un, peut ne pas l'être pour l'autre ; mais chaque personne peut, en étant présente sur un lieu, participer à le rendre vivable, à augmenter son habitabilité, pour l'ensemble des personnes qui y habitent. » (Geoffrey Caruso) ; d'où la nécessité de penser des lieux de vie adaptables et appropriables par une diversité de sensibilités. L'aménité d'un lieu de vie, c'est un lieu qui donne envie. Envie d'y aller, envie d'y rester un peu, d'y passer du temps et d'y retourner, seul ou accompagné de personnes à qui l'on veut faire découvrir ce lieu qui fait du bien. Ce peut être un lieu d'exception, que l'on veut garder pour soi, ou au contraire qu'on a envie de partager. D'où l'importance d'envisager une diversité d'usages, avec de possibles espaces et temps de retranchement sur soi et d'espaces propices à l'échange avec d'autres, qui ne partagent rien d'autre encore que le plaisir de se trouver là, à ce moment-là.

*Passer de la maîtrise du monde
à la considération du monde*

Une question de considération

Faire reliance avec les autres et avec le vivant passe par la considération. La considération de soi, celle des autres avec qui nous avons à travailler ou pour qui nous œuvrons, et la considération des espaces, des objets et des matériaux, des temporalités et des usages qui composent nos lieux de vie.

La considération est une démarche.

Elle est proactive, car elle nous engage dans la relation. Elle demande un effort de reliance entre soi et le reste du monde duquel nous avons été déliés, parce que sidérés, puis dissociés.

Pour accéder à la considération (*con*, « prendre avec, envelopper »), nous devons passer les épreuves de la sidération, vis-à-vis de la condition du monde et soumis à l'instantanéité des notifications sur ses désastres en tout genre et qui nous assaillent ; et de la dissociation, qui nous fait occulter une partie de la réalité afin de poursuivre notre vie quotidienne, comme si de rien n'était, mais qui freine l'action.

Sidération et dissociation

Nous sommes plus ou moins consciemment, personnellement et collectivement, affectés par l'état et l'avenir du monde.

La sidération et la dissociation sont des mécanismes psychologiques de défense. La sidération est un état qui empêche le discernement, dilue la responsabilité et bloque l'action. Face à l'incommensurable, nous ne pouvons rien faire d'autre que fuir ou occulter. Or nous vivons dans des mondes fermés, avec un accès inégal aux ressources et sur une planète aux limites finies. Nous entrons alors en dissociation, autrement dit en mode survie ». La dissociation, moins inconsciente mais tout aussi incontrôlée, est une manière de survivre quotidiennement sur une durée indéterminée, en mettant en place des stratégies d'évitement, de mise à l'écart de tout ce qui peut nous atteindre, de mise à distance des indésirables via le retranchement sur soi, ses proches et ses réseaux, et par des habitudes et des rituels ou de nouvelles traditions érigées en autant de barrières que l'on croit ou espère protectrices.

Comprendre que nous sommes collectivement en sidération et en dissociation explique en partie la dissonance entre la théorie et la pratique, l'écart entre le savoir éclairé et avéré sur l'état du monde et l'absence de réaction pertinente, voire la prise de décisions contraires à nos intérêts.

Réduire l'écart entre réalité et faisabilité

La considération permet de relier le savoir et l'agir, en connectant tel savoir pertinent pour telle action juste et cohérente. Elle ouvre de nouvelles perspectives sur la valeur des choses et du vivant au-delà des critères strictement monétaires. Elle donne la bonne mesure en réaffirmant le pouvoir de l'humilité dans la capacité de penser et de faire. Elle révèle les ressources contenues dans les vulnérabilités et leurs leviers de transformations.

La considération nous confirme en tant que sujet agissant. Elle conforte notre place dans la société quel que soit notre statut car nous y avons notre part. Elle redimensionne notre puissance face aux enjeux écologiques et politiques, aux ralentissements et aux virages à entreprendre.

La considération permet donc de réduire l'écart entre la réalité et la faisabilité et d'adopter une vision globale. Pour cela, il est nécessaire de sortir des carcans disciplinaires et remettre en dialogue des disciplines érigées en silo, dans tous les cas en asymétrie, voire en opposition, entre l'étude de la « nature », biologique, physique et mathématiques émanant des sciences dites « dures », et l'étude de la « culture », historique, sociale et psychique relevant des sciences dites molles. Ce clivage, paradoxalement au nom de la science, nous a privés de la capacité à embrasser le monde dans sa globalité et à s'y inclure en tant qu'acteur-habitant.

Après l'époque des grands savants de la Renaissance et des Lumières, la « raison » nous a fait séparer les savoirs. Dans cet élan, l'étude de l'Homme est devenue distincte de celle de la Nature. La grande période de la classification nous a érigés – « nous », en tant qu'homme, blanc, bourgeois et chrétien, est bien réducteur et sectaire – au sommet d'une hiérarchie artificielle du

vivant¹⁰ dans l'optique de le maîtriser. Nous sommes pourtant pris dans les ramifications du buisson du vivant, buisson qui nous révèle nos liens avec les différentes espèces et nous fait renouer avec l'humilité de notre naissance au monde.

Prendre ainsi conscience de ce que nous sommes, relié au vivant et à la terre, nous donne l'opportunité d'une nouvelle naissance, d'un nouveau regard, d'un nouveau pouvoir, d'une nouvelle responsabilité de notre *Oïkos* (maison).

Considérer la génération qui considère le monde

Depuis plus de cinquante ans que nous savons l'état à venir du monde¹¹, nous amorçons enfin les étapes nécessaires à la considération. Mais considérer le monde tel qu'il est, est aussi une question de génération. Or il est temps de relier les générations entre elles. Car chaque génération est tour à tour un « éclaircur » pour la suivante.

La génération¹² « Z », ayant assisté à la stupeur de leurs parents et grandi trop vite dans les conséquences des mauvais choix de société, n'ont qu'une alternative : se construire dans la servitude volontaire¹³, ou opérer des révolutions¹⁴, plus ou moins douces et visibles. Pas de sidération, pas de dissociation. Une partie de cette génération considère le monde tel qu'il est et agit en conséquence. Et c'est là que se situe un nouveau pouvoir d'agir. Une partie de cette génération se met en responsabilité d'une situation causée par d'autres. Parce qu'elle désire une autre issue que celle que lui destine la génération précédente, la Gen Z nous prend à rebours et nous enseigne. C'est de là que de nouvelles ressources humaines innervent et changent les choses. Une partie de ces « Zoomers », conscients d'eux-mêmes et de leur monde, différemment outillés et connectés, prennent d'autres voies et éclairent

10 Guillaume Lecointre et Hervé Le Guyader, *Classification Phylogénétique du vivant*, Belin, 2001 ; James Bridle, *Toutes les intelligences du monde. Animaux, plantes machines*, Seuil, 2023.

11 *Les Limites de la croissance* (dans un monde fini), Rapport au Club de Rome (Rapport Meadows), Donella Meadows, Denis Meadows et Jørgen Randers, 1972.

12 Karl Mannheim, *Le Problème des générations* [1928], Dunod, 1992.

13 Étienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1574.

14 Cécile Van de Velde, « Génération révolte ? Quatre grandes rhétoriques d'injustice générationnelle », *Socioship*, 2025.

notre rapport au quotidien, au travail, à la société, aux mondes habités et au vivant. Pour partie, leur « Be Water » attitude, devenue philosophie d'être au monde, n'est pas sans rappeler certaines caractéristiques de la plasticité, et de l'usage de celle-ci dans la démarche du design. Certains d'entre eux s'en font, d'ailleurs, les ambassadeurs : « fluides, adaptables, intraçables, invinciblement souples face à la répression », certains zoomers avancent en marge et embarquent avec eux celles et ceux qui veulent bien se laisser entraîner.

Réconcilier lucidité et intuition

Faire l'expérience de l'incommensurable n'est plus aujourd'hui orienté vers les cieux, mais vers la terre, bien commun sur lequel nous avons un devoir d'agir.

Considérer le monde oblige à se réancrer dans une réalité tangible. Et c'est par l'expérience, par le ressenti dans le corps des émotions qui nous traversent en regardant le monde, que l'on peut réduire l'écart entre le désir, le devoir et l'agir. Comment ? En prenant le risque de la lucidité, celui de se reconsidérer dans notre rapport aux lieux qui nous font vivre l'expérience de la vie, du plaisir d'être vivant, la seule valeur qui soit.

Zoomers et Boomers ont le recul nécessaire pour porter un regard critique sur cinquante ans de politiques publiques d'aménagement du territoire basées sur des injonctions de vivre-ensemble trop souvent pensées à la place des futurs habitants. Cette vision a eu le mérite de vouloir s'attaquer aux questions de justice sociale et de lutter contre le délitement du lien social. Mais sans « faire reliance » pour autant. Penser justice et liens sans les personnes concernées, sans tenir compte de leur propre savoir-vivre, ni comprendre les désirs d'habiter, souvent contradictoires, c'est passer à côté de l'essentiel de ce qui fait de nous des êtres-sociaux et singuliers. Rien ne devrait nous faire oublier le plaisir de la simple rencontre de l'autre.

La lecture revisitée de notions telles que la responsabilité et la considération comme conditions de la reliance, nous laisse entrevoir aujourd'hui une autre manière d'habiter dans une juste distance avec l'autre, en toute lucidité.

Cette relecture nous remémore simplement ce que l'on sait déjà faire, mais que l'on nous a fait oublier : savoir-faire convivance.

Convivance

*Entrée dans le dictionnaire en 2004, la convivance est un néologisme issu d'une vieille notion utilisée dans la langue espagnole *convivencia*, qui désigne « le plaisir de vivre ensemble ». Différent de la « convivialité », née des plaisirs partagés autour de la table, bien au-delà de la cohabitation résidentielle et politique, qui est un partage par nécessité plus que par désir, et plus précis que « coexistence », qui englobe tout être vivant avec qui on ne choisit pas toujours de partager le monde, la convivance exprime une certaine harmonie d'un vivre-ensemble entre et avec des personnes qu'a priori tout sépare, et, en plus, d'en éprouver un plaisir certain. Dans son histoire, l'Espagne a fait l'expérience de la convivance lorsque juifs, musulmans et chrétiens vivaient ensemble dans la péninsule, durant les huit siècles qui précéderent la découverte des Amériques. La convivance, aujourd'hui notion philosophique, exprime le désir de vivre ensemble dans la pleine conscience « de ce que chacun doit à autrui, de la finitude des ressources qu'ils utilisent et consomment et de la dimension éthique et politique de leurs actes au quotidien ». C'est une manière de considérer le vivre-ensemble qui dépasse les archaïques rapports de domination et renoue avec ce qui nous fonde en tant qu'humain.*

Pour designer



Le regard sociologique dévoile un design « indiscipliné » et révèle un *designer* aux caractéristiques du mycélium.

En tant qu'agent de reliance, à toute étape du projet, les rôles et les missions du *designer* sont centraux dans l'écosystème des métiers liés à l'habitat. Ils recueillent la parole habitante, accompagnent la diversité des acteurs pour repenser l'économie de leur production et réévaluent l'emploi des matériaux, l'usage des outils et des techniques en vue d'une approche plus juste, plus sobre et sensible des territoires.

Mobiliser la « plasticité économique » permet de refonder le rapport à la matérialité de nos lieux de vie et la représentation-fabrication du déchet, en ménageant le déjà-là.

Pour envisager le dessein et le dessin de nos environnements habités, les concepteurs doivent sérieusement se poser la question de leur rapport à la technique et se réapproprier leur savoir-faire ou en inventer de nouveau. La « plasticité technique » invite donc chaque intervenant, quels que soient son statut et son activité, à réenvisager ses techniques comme des outils maîtrisables.

Refaire de la technologie une alliée permet de réévaluer et de requalifier le sens du progrès aujourd'hui, pour des conditions d'existence plus justes et des lieux de vie plus amènes.

*Renouer avec
le savoir faire convivance*

Un engagement sociétal

À l'instar du terme « architecture », « design » est utilisé dans de nombreux domaines, par des acteurs qui n'en connaissent pas véritablement les contours. La récurrence d'usage d'un mot est à prendre au sérieux car elle révèle souvent un tournant et une nécessité, celle de sortir d'une impasse conceptuelle et de retrouver un sens à l'action. Et c'est bien ce dont tous les secteurs ont besoin dans ce contexte de mutation sociétale. L'usage du design révèle bien ce qu'il est au fond :

- un objectif, le dessein ; la conception par l'esprit d'une fin à réaliser, l'exécution d'un projet, une résolution ;
- et un moyen, le dessin : l'art de représenter des objets, des idées ou des sensations par un procédé graphique, une technique média, au sens de médium, c'est-à-dire qui transmet quelque chose d'une personne à une autre, qui relie.

Et c'est ce que tout le monde cherche aujourd'hui pour répondre aux questions de nature existentielle : que faire ? comment ? et pourquoi faire ? Car si le design ne répond pas à tout, il est au moins une méthode pour initier une approche réflexive avant d'agir.

Le design n'est pas une discipline au sens académique. Et c'est peut-être tant mieux au regard du lourd héritage étymologique du terme discipline.

Discipline

Dès le XI^e siècle il prend le sens de « novice » dans le cadre de l'éducation (disciples), notamment dans l'église (disciple de Jésus) ; mais aussi le sens de « massacre et de carnage (résultant de l'exercice d'une justice, d'un châtiment) » et celui de punition corporelle, donnant le verbe discipliner, au point de désigner le fouet de la flagellation ! L'accoutumance aux règles de conduites d'une collectivité, se plier à une discipline, qu'elle soit morale, scolaire, religieuse ou militaire, oblige à l'obéissance. Or, s'il y a bien une caractéristique propre au design, c'est son éloignement de la chose établie et sa prise de distance pour appréhender autrement le réel. À partir de la Renaissance, « discipline » devient une matière à enseigner, chacune séparée des autres, une branche de la connaissance, jusqu'à signifier l'institutionnalisation d'un savoir. Elle conserve sa nature autoritaire en affirmant un pouvoir sur un territoire de connaissance spécifique via un système de reproduction par un apprentissage de la soumission de l'élève envers le maître. Il faudra attendre les mouvements sociaux autour de mai

1968 pour commencer à s'affranchir de ce clivage entre les disciplines en inventant les termes de pluridisciplinarité et interdisciplinarité puis l'usage récent de la transdisciplinarité.

Le design, un vecteur d'usages justes

La transdisciplinarité. Le design se situe justement là. Tel un trait d'union, un vecteur, un lien qui donne un sens. Son dessein ? Appréhender la complexification du monde et viser la simplicité. Et comme « on ne pourra bien dessiner le simple qu'après avoir fait une étude poussée du complexe » nous dit Gaston Bachelard, le design est une démarche de recherche transdisciplinaire pour comprendre une situation dans sa globalité systémique et tenter de trouver les bons moyens pour l'améliorer ou tout du moins faciliter la vie des gens.

Le design n'est pas non plus un « objet de recherche ». Le design est recherche. Une recherche engagée, subjective, collaborative et surtout empathique. C'est ce qui rend la pratique du designer « indisciplinée » au regard des disciplines traditionnelles établies. Tel un retour aux sources pré-disciplinaires, le design promeut une façon humaniste d'envisager l'apprentissage, le partage, la transmission et la solution.

En tant qu'indiscipline, le design fait partie de ces entreprises collectives¹⁵ qui décryptent les coulisses du réel et qui tentent de répondre aux besoins et aux aspirations non satisfaites par les institutions établies. « L'indiscipline est utile, pour la liberté, pour la découverte, pour la création, pour l'affirmation de valeurs qui dépassent largement les domaines de la recherche et de l'enseignement... »¹⁶.

À l'articulation entre culture savante et profane, individuelle et collective, l'indiscipline design permet de replacer l'habitant et l'utilisateur en tant que sachants au cœur du projet dont ils sont les destinataires et les principaux acteurs.

¹⁵ Voir la notion d'« Institutions bâtarde » et en quoi elles font bouger les institutions établies, de Everett Cherrigton Hughes, sociologue nord-américain précurseur, dans années 1940-60, d'un courant de sociologie qui a changé la perspective d'approche, les objets de recherches et l'échelle de l'appréhension des relations interindividuelles pour la compréhension du monde social.

¹⁶ Laurent Loty, *Pour l'indisciplinarité* (2004). Texte augmenté tiré d'un article publié dans Revue de la Société française pour l'Histoire des sciences de l'homme, 2000.

Le designer, un agent de reliance

Si le design doit s'affirmer et se confirmer comme une indisciplineline, pour le designer, les questions d'identité professionnelle, de positionnements respectifs et d'aires d'exercice restent indispensables à poser et les rôles importants à qualifier. Nous savons mieux travailler et nous accorder, négocier, distribuer les activités et par conséquent les responsabilités, lorsque les frontières des métiers qui interviennent dans la conception et la réalisation d'un projet sont repérables.

Comprendre les contours et rôles des métiers en présence permet, en creux, de dessiner le sien. Ce sujet n'est pas simple car tous les métiers de la construction sont en crise identitaire. L'évolution des conditions d'exercice du secteur face aux enjeux écologiques, sécuritaires et économiques, aux changements législatifs ont fait émerger de nouveaux acteurs. Plus encore, savoir repérer le champ d'exercice de l'autre, c'est reconnaître l'interdépendance nécessaire à la coopération pour faire mieux, ensemble, quelque chose de différent que l'on n'aurait pas envisagé seul. La mise en dialogue de collectifs de métiers est un prérequis à toute conception à destination de communs partageables, à tous lieux de vie qui accueillent une pluralité de personnes et une diversité d'usages. Cette posture du designer illustre la nécessaire « reliance aux autres » et aux cadres d'exercices de la diversité des métiers concernées.

Et le designer se positionne comme en étant l'agent : un agent de reliance. Outre ses compétences et champs d'activités par ailleurs, pour saisir dans sa subtilité ce que recouvre ce rôle d'agent de reliance du designer, une métaphore s'invite.

Le designer est un mycélium

Tout comme « les champignons sont de curieux organismes, échappant aux classifications usuelles du monde vivant »¹⁷, que le design est indisciplineline et

le designer forcément transdisciplinaire¹⁸, ses rôles et missions peuvent être assimilées à celles du mycélium. Ce système complexe relie et interagit en souterrain avec les êtres vivants et, lorsque les conditions sont réunies, se rend visible par la florescence de champignons.

Mycélium

Le mycélium est la partie souterraine des champignons qui colonisent les substrats organiques. C'est une structure invisible à l'œil nu composée de filaments (les hyphes) qui constituent un réseau qui peut s'étendre sur des milliers de kilomètres carrés et vivre des milliers d'années. Ce sont les plus grands organismes vivants connus. « Avec le concours du mycélium [...] un arbre peut démultiplier la surface utile de ses racines pour capter les ressources du sol. [...] à partir de là les deux espèces coopèrent. [...] Il s'étend bien au-delà des racines de son hôte pour se mêler aux racines des autres arbres et il se connecte avec les champignons partenaires et les racines de chaque nouvel arbre rencontré. Il en résulte un vaste réseau [...] de communication ». En échange de ses services, parce que le mycélium ne peut survivre sans ses hôtes il « exige que leurs arbres partenaires les rétribuent sous forme de sucre et de glucide [...]. Et en contrepartie, le mycélium filtre les métaux lourds, les polluants et certaines bactéries nocives. Cette relation de dépendance est vitale » (La vie secrète des arbres). Dans la construction et la recherche sur les matériaux biosourcés, le mycélium apparaît comme une alternative au béton, au plastique et à la laine de roche. Propice à la création, organique et vivant, 100% compostable et ignifuge, il peut être cultivé puis moulé pour être utilisé comme isolant et matériau de construction et sa plasticité en fait une matière inspirante pour la conception d'objets utilitaires ou d'agréments.

La métaphore du mycélium permet de visualiser cette spécificité propre au métier de designer dans la manière de faire reliance toute en discrétion ; et son objectif d'augmenter ou d'améliorer les capacités de l'existant et les compétences métiers. Les interstices dans lesquels il peut se situer et développer son pouvoir d'agir ne sont pas à voir comme des espaces de relégation, ou des endroits par défaut, mais bien comme des opportunités de réparation, de consolidation et de création, propice au continuum

¹⁸ Le mot est inventé par le biologiste, psychologue et sociologue Jean Piaget en 1970. La transdisciplinarité est une posture scientifique et intellectuelle qui a pour objectif de comprendre la complexité du monde, la conception de nouvelles méthodes empiriques, et une recherche appliquée à l'écologie humaine, tenant compte des dimensions longtemps oubliées des sciences humaines : celles du sensible, des émotions et du spirituel.

du parcours habitant. Faire reliance entre les bâtis et les activités déjà-là, envisager leur adaptation et leur évolution ; la plasticité du designer est semblable à celle de la chaux liant les pierres qui conservent leur propre capacité de mouvement afin que l'ensemble résiste aux transformations de l'environnement¹⁹.

De constats en expériences, on sait que c'est dans la conjonction et la coordination entre chaque corps de métiers que se situe la plasticité d'un projet, tout comme ses points de blocage. C'est là que les questions de limites et de responsabilités émergent : qui est en charge de quoi, à quelle hauteur, jusqu'où et jusqu'à quand ? Comment se relient les échelles et les temporalités, comment s'agglomèrent les matériaux, s'articulent les usages et se manifestent les pratiques dans ces interstices métiers ? C'est là que la plasticité de la démarche du design se situe et que le designer peut endosser son rôle d'agent de reliance.

Pour mettre en œuvre une pratique engagée, le designer doit également se doter d'une boîte à outils pluriels, comprendre les manières de faire des uns et des autres, se forger et ajuster son propre savoir-faire, savoir-être, et savoir-décider, face aux expertises et aux situations rencontrées. La question de la technique y est centrale.

¹⁹ Les recherches sur les matériaux de construction dans le cadre du chantier d'archéologie vivante dans la forêt de Guédelon, dans l'Yonne, présentent de nouvelles données sur les techniques et les propriétés des matériaux préindustriels, leurs résistances et durabilités dans la perspective de les réemployer dans le contexte actuel. Voir le documentaire *Guédelon : la renaissance d'un château médiéval*, Lindsay Hill, Arte France, INRAP, Lion Télévision Ltd, 2014.

Sans technique, pas d'humanité

La question technique

La technique réduite à sa fonction instrumentale n'est pas le propre de l'homme. Certains animaux et insectes développent une certaine technicité. La technique a ceci d'humain qu'elle libère sa pensée. Elle sépare le geste de la pensée du geste. Inversement, sans la main et la pensée sur ce que sait faire la main, la technique n'est rien non plus. Pour exister et se déployer, elle a besoin de la main et d'un esprit qui pense. La technique est donc bien plus qu'un simple instrument. Elle relie l'homme à son environnement et lui permet de voir plus loin car elle lui fait prendre conscience de son pouvoir d'agir sur un espace autour de lui plus large que l'envergure de son corps.

La technique relie la tête et la main

Le geste associé à la pensée débouche sur la conception d'outils pour créer des choses, des objets et des bâtis, puis sur l'invention de mécanismes qui agissent et fabriquent à la place de la main, puis, plus tard, à la place de l'Homme. En satisfaisant ses besoins vitaux, c'est à dire en se mettant à l'abri (de la faim, du climat, des dangers) par la *techné*, l'*homo faber* (homme qui fabrique) a permis à l'*homo* de devenir *sapiens* (homme sage), c'est-à-dire de révéler et d'élever son esprit humain.

La technique lui a permis de s'émanciper de sa condition d'animal biologique pour développer ses facultés de penser ainsi que sa psyché. C'est en cela que la technique est le propre de l'humain : elle relie la tête et la main pour l'émanciper de sa condition.

Paradoxalement, c'est ce que les époques modernes successives n'ont eu de cesse de dissocier depuis la Renaissance, débouchant sur les métiers dits manuels d'un côté et intellectuels de l'autre, ou encore séparant les bas quartiers ouvriers et artisanaux des beaux quartiers bourgeois et décisionnaires²⁰.

Grâce à la technique qu'il développe par nécessité, l'humain déploie ses facultés d'abstraction, de langage, de parole, de représentation et de projection. La technique devient alors objet de science – la technologie

– au service d’une économie naissante – le capitalisme – et moteur de transformations sociales. D’évolutions en révolutions, découlent de nouveaux systèmes de valeur, de nouveaux rapports de production, accompagnés de nouveaux rapports sociaux de classes. L’ensemble s’inscrit dans un processus de destruction créatrice : la technologie, moteur de progrès et d’innovations, ne peut évoluer et poursuivre son œuvre créatrice qu’en détruisant ce qu’elle a contribué à fabriquer précédemment pour faire place à de nouvelles technologies qui, elles-mêmes, feront place aux suivantes. C’est la fabrication de l’obsolescence²¹.

Technique

Technè signifie production, fabrication matérielle, métier, art manuel, habilité, procédé, ensemble de méthodes et de manières de faire. La technique précède la science. Elle est un ensemble de moyens inventés par l’humain pour compenser sa vulnérabilité (l’homme nu sans défense et sans abri) et pallier ses manques. En cela, pour Bergson, la technique est le propre de l’homme : l’humain est homo sapiens parce qu’il est d’abord homo faber. L’intelligence humaine est une intelligence technique, et la première fonction de l’intelligence humaine est de fabriquer des outils parce que l’homme ne porte pas en lui les conditions nécessaires à sa survie. La technique est un moyen répondant au « comment faire ». La technique devient objet de sciences et a dès lors une finalité, en répondant au « pourquoi faire ». Elle permet d’améliorer l’existant et de créer de nouveaux environnements et contextes d’existence. En cela, pour Heidegger, elle n’est pas neutre. Son détournement, dans le système capitaliste libéral, crée une rupture d’équilibre et débouche sur des inégalités. En cela, elle doit être au cœur des débats éthiques. La technique associée à la science devient technologie : la science appliquée. Dès lors, son expansion, qui permet l’expansion du corps au-delà de toute mesure et maîtrise, associée à la puissance qu’elle permet aujourd’hui, la place au centre des enjeux économiques, sécuritaires et politiques. Car qui détient la technologie détient le pouvoir. La marge de manœuvre porte sur l’usage qui en est fait et sur la représentation qu’elle véhicule entre crainte ou effroi et support ou soulagement.

²¹ Jeanne Guien, *Le désir de nouveautés. L’obsolescence au cœur du capitalisme (XV^e-XXI^e siècle)*, La Découverte, 2025.

La technologie devenue technoscience porte en elle sa, ou notre, propre finitude. Elle s'auto-alimente, s'autonomise et s'émancipe de la maîtrise de la main puis de l'esprit de l'humain. La technique a donc ceci d'ambivalent, qu'elle asservit autant qu'elle libère. Selon les époques, c'est la finalité de la technique qui change et qui participe des grands tournants de l'histoire de l'humanité. Après avoir permis à l'Homme de subvenir à ses besoins pour penser, rêver voire devenir poète, sa finalité, décidée par quelques-uns au nom de la science et du progrès, a également permis l'asservissement du plus grand nombre. En séparant la main (d'œuvre) de la tête (maîtrise d'œuvre) la technique est devenue un moyen de domination et de contrôle.

Face au constat de l'amélioration de l'existant et d'une plus grande capacité de faire, la technique devient, au-delà des besoins, le moyen de faire et d'obtenir toujours plus – notamment dans la motricité et l'énergie : plus de production, plus de rentabilité, plus d'investissement, donc plus de puissance.

Se construit dès lors l'idée, très mécanique, d'une relation causale entre :

sciences et techniques = progrès = amélioration des conditions d'existence

Cette équation vaut jusqu'à un certain point. Tout dépend de la définition que l'on donne aux « conditions d'existence », de qui les définit, pour qui, et de la représentation que l'on se fait du progrès.

Amélioration relative de conditions d'existence subjectives

« Condition » est de fait relatif. Les conditions objectives d'une région du monde à une autre ne sont pas les mêmes du fait des contextes géographiques, climatiques et environnementaux ainsi que des conditions socio-économiques et politiques. On ne peut donc pas penser l'universalité des conditions. De bonnes conditions à certains endroits ou moments sont mauvaises à d'autres. Dans un premier temps donc, pour tout concepteur-décideur, réduire les échelles d'interventions permet davantage de répondre plus justement aux conditions locales.

D'un point de vue subjectif, les « bonnes conditions » pour les uns ne sont pas non plus forcément les mêmes que pour d'autres, parce que le ressenti diffère d'un individu à l'autre. D'un point de vue collectif, les « bonnes conditions » sont des constructions sociales et économiques inscrites dans un projet politique : dans les sociétés basées sur la productivité, il est nécessaire d'inventer de nouveaux besoins et de nouveaux services afin d'alimenter l'infrastructure²². Or la création de nouveaux besoins et services crée un sentiment d'inégalité, d'injustice et de frustration lorsqu'une partie de la population à qui ils sont destinés ne peut y prétendre ou y accéder. Aussi, selon le degré de technicité et d'objets à disposition, les personnes ne ressentiront pas le même niveau de satisfaction, ce qui impacte l'évaluation de leurs conditions bonnes ou mauvaises d'existence.

Dans le contexte d'aménagement de lieux de vie, la posture du designer ou de celle de tout décideur oblige à questionner dans quelle mesure son action impactera concrètement les conditions d'existence des habitants et des usagers concernés, à quelle échelle et sur quelle durée. Étendre l'étude des mesures d'impact en amont des projets, sur de nouveaux critères, est un prérequis indispensable à la prise de décision raisonnées avant l'action.

Conditions d'existence

Les « conditions d'existence » sont à distinguer des « conditions de vie ». Les conditions de vie relèvent du vital. Celles qui répondent aux besoins primaires, pour reprendre la référence de la Pyramide de Maslow : se nourrir, s'abriter, s'habiller, se soigner. Le développement des techniques dans tout domaine a permis une amélioration objective des conditions de vie pour le plus grand nombre sur la santé, la nourriture, l'habitat, les protections, etc. en tout cas dans certaines régions du monde, mais parfois au détriment d'autres grandes régions du monde. L'existence est plus subjective et renvoie au sens de la vie et à l'essence même de la raison d'être là — habiter sa vie, habiter le monde. Les conditions d'existence intègrent les dimensions vitales auxquelles se combinent les ressentis vis-à-vis de la reconnaissance, de la dignité, du droit, et des aspirations à vivre bien.

²² Jeanne Guien, *Le consumérisme à travers ses objets – gobelets, vitrine, mouchoirs smartphones et déodorants*, Divergences, 2021.

Mesurer l'impact spatial et temporel

Qu'est-ce donc que des conditions d'existences, bonnes, mauvaises ou meilleures, et à quels endroits et à quels moments de l'histoire des sociétés ? En amont de tout projet sur les environnements de vie dans un territoire donné, quelle que soit son échelle, la question de l'impact sur les conditions d'existence des habitants et des usagers est primordiale à poser.

L'amélioration indiscutable des conditions de vie ici, dans les sociétés occidentales, a en partie détérioré les conditions d'existence, voire de vie, là-bas, dans d'autres régions du monde (colonisations, exploitation des ressources, pollutions, etc.). Sans oublier leur impact sur la dimension temporelle : l'amélioration des conditions de vie à un moment donné, pensé dans un idéal, peut détériorer les conditions d'existence plus tard. C'est bien ce que nous vivons maintenant : les conséquences actuelles et à termes proviennent de choix de société passés, visant la consommation de masse d'objets et du "tout confort" pour tous. Or avec peine, nous prenons enfin conscience que nous vivons sur une planète aux limites finies et que tout y est relié. Et les dommages causés dans ce qui nous semblait si loin des yeux il y a encore peu de temps, nous rapprochent aujourd'hui dans une humanité entièrement concernée. Alors, puisque nous n'avons d'autres choix que la convivance à l'échelle planétaire, tentons déjà d'envisager des conditions d'existence justes, aux échelles et dans la diversité des multiples « ici ».

Renouer avec le progrès et lui retrouver un sens

Le progrès est une construction sociale, politique et économique. C'est une philosophie élaborée dans un contexte de société aujourd'hui révolu. Objectif central depuis les Lumières jusqu'au début du XX^e siècle, le progrès était le résultat d'une équation :

$$\text{développement} = \text{production} = \text{accroissement} = \text{progrès}$$

Dans le cadre du développement des sciences et des techniques au service du développement de la société industrielle, la notion de progrès,

popularisé au XIX^e siècle dans l'idée d'un sens de l'histoire, est associé à l'émancipation de l'homme de sa condition animale, de la domination de la nature et de l'exploitation des ressources. Cette vision du progrès détériore nos conditions d'existence et nous oblige à le questionner dans le contexte actuel et à venir.

La notion de progrès comporte aujourd'hui un biais d'objectif sur la manière d'envisager l'évolution de nos sociétés dans un monde aux ressources et aux limites finies. Aussi, l'équation devrait se réécrire en :

$$\text{réparation du déjà là} + \text{réemploi} = \text{modération} = \text{progrès}$$

Quel sens donner au progrès, sachant qu'il signifie un processus évolutif orienté vers un idéal ? C'est donc l'idéal qu'il nous faut redessiner ensemble. Plus exactement les conditions pour penser cet idéal : plus démocratiques, collaboratives, concertées et délibératives. C'est donc une question de gouvernance qu'il faut revisiter.

Quitter l'idéal pour le sensible

L'idéal n'existe pas, en soi, car trop déconnecté du vivant et des réalités tangibles. Il importe de passer de l'idéal comme fin, à l'idéal comme vecteur. Mais est-ce suffisant ? Ne doit-on pas remettre en question l'idée même d'un idéal qui « se représente ou se propose comme type parfait ou modèle absolu (dans l'ordre pratique, esthétique ou intellectuel) ; qui atteint toute la perfection que l'on peut concevoir ou souhaiter »²³ ?

L'idéal n'est plus une fin espérée ni même une méthode pertinente dans une société dont les membres ne peuvent dessiner leur propre représentation idéale d'un monde dont la vision n'est même plus partageable. La quête d'un idéal n'est pas la bonne méthode face aux moyens communicationnels et guerriers à disposition, car il rend aujourd'hui possible la concrétisation des idéologies les plus extrêmes.

L'idéal du progrès a totalement fait abstraction du sensible. Sa définition est très claire à ce sujet : « un idéal est ce qui conçu et représenté dans l'esprit sans être ou pouvoir être perçu par les sens »²⁴. Or nous commençons, à peine encore, à renouer avec la partie oubliée de notre humanité qui fait de nous des êtres sensibles : nos émotions.

Le progrès comme idéal de société a été abîmé par le fruit même de ce qui a été produit en son nom. Depuis la moitié du XX^e siècle, l'usage funeste des techniques a provoqué une rupture de croyance dans les bienfaits du progrès ainsi qu'une crise de foi en la science bonne (conflits, environnement, urbanisation) débouchant sur des conditions d'existence de plus en plus critiquables et invivables (promiscuité, pollution, indifférence).

Face à la puissance de la technique, l'Homme perd tout discernement et tempérance. Les questions de la puissance libérée n'ont pas été assez discutées – c'est la peur qu'exprimait déjà Annah Arendt vis-à-vis d'invention matérielle suicidaire dans *Les conditions de l'homme moderne* ; et les histoires de Pandore et de Prométhée²⁵ ont été trop oubliées. Comme il est dans sa nature d'essayer et de réaliser tout ce qui est rendu possible par la technique, l'Homme s'est construit un monde potentiellement inhabitable, tant des points de vue sociétaux, économiques et environnementaux. Et il poursuit cette quête aujourd'hui avec la robotique et l'IA, ce qui a pour conséquence de l'éloigner un peu plus encore de son pouvoir d'agir concret sur la matérialité du monde :

- d'un côté, la technique permet de réaliser des choses qui relevaient de projections utopiques ou plus souvent dystopiques il y en a encore peu ;
- de l'autre, la technique et le savoir technique dépassent de loin le savoir et l'expérience profanes.

Nous avons été tant éloignés du produit, que l'on ne sait plus, comment sont fabriquées les choses que l'on utilise quotidiennement, et l'on sait encore moins les réparer. Alors on les jette²⁶.

Par conséquent, la technique effraie. Et, face à l'effroi, outre le fait d'être en sidération ou en dissociation, l'Homme fait de l'objet de sa peur son ennemi.

24 Ibid.

25 Prométhée a donné le feu à l'homme pour l'assister face à sa vulnérabilité d'Homme nu, mais il ne lui a pas pour autant donné les modalités de gouvernance de cette nouvelle puissance.

26 *Vies d'ordures. De l'économie des déchets*, catalogue d'exposition du MUCEM, Arthlys, 2017

Technique, ma meilleure ennemie

La question qui se pose, que l'on soit concepteur ou décideur, si l'on veut être responsable et renouer avec notre pouvoir d'agir sur les choses petites ou grandes qui nous entourent, est de se doter d'une posture et de moyens pour évaluer les risques et les apports de la technique, en vue d'en refaire une alliée. Nous n'avons pas les moyens de lutter contre, et il n'est pas question de sombrer dans les « ravages » d'un génial mais pessimiste Barjavel²⁷ qui vise à abolir toute technologie. Se fermer à la technique, en faire un ennemi envers qui l'on voue une peur irraisonnée car méconnue, empêche la raison et l'action. Parce que la technique qui libère la pensée est le propre de l'humain, il nous faut refonder un rapport à la technologie comme moyen et non comme fin en soi ; se redonner la maîtrise de l'outil, réapprendre ce que sait la main²⁸, incluant la dimension sensible de notre rapport à soi, aux autres et aux choses.

Une des qualités de la plasticité, propre à la démarche design et aux objectifs du designer, est de retrouver les moyens avec les personnes concernées, de faire reliance avec la technique en tenant compte des risques. Et puisque le risque est un calcul, il faut chercher la bonne équation pour tel problème à résoudre, redéfinir les items pertinents et les prioriser.

Embarquer la technique, en mesurer les risques pour en faire une alliée signifie retrouver le fil qui nous relie à elle en tant que prolongement de la main et du cerveau de l'humain. Cela signifie aussi se poser la question de savoir ce que la technique libère, ce qu'elle nous fait perdre, et à qui. C'est depuis toujours la question du confort.

²⁷ *Ravages* est le premier roman du genre science-fiction française, publié en 1943. Par le biais d'une dystopie, René Barjavel dénonce les méfaits de l'utilisation des progrès de la science et des techniques, en promouvant une abolition de toute technologie et un retour à un état de société tribal rustre et patriarcal.

²⁸ Richard Sennett, *Ce que sait la main. La Culture de l'Artisanat*. Albin Michel, 2010, est le premier des trois livres consacrés à la culture matérielle. Le premier, porte sur le métier et l'art de bien fabriquer les choses ; le deuxième, sur la formation des rituels, la coopération et le faire ensemble ; et le troisième, explore les compétences nécessaires, issues des deux premiers, pour aménager et habiter des environnements durables. Tous traitent du problème de la technique.

*Renouer avec l'économie du geste
et la valeur des choses*

La question du confort

Une fois remplie la mission d'améliorer les conditions d'existence, la technique est mise au service du confort. Le confort, en soi, est devenu un nouvel idéal propice au projet de société. La machinerie continue ainsi d'être alimentée et le système de production de produire quelque chose de nouveau et surtout d'intarissable puisque le confort est un ressenti qui requiert toujours plus de satisfaction.

Une nouvelle vulnérabilité, l'inépuisable insatisfaction

Dans la deuxième partie du XX^e siècle, on constate le passage du confort « technico-fonctionnaliste » émanant des Trente Glorieuses, qui répondait à un projet de société idéale, sorte d'utopie réalisée basée sur le bonheur de la consommation de masse (objets, transports, loisirs, habitats, paysages, etc.), si bien tournée en dérision dans la filmographie de Jacques Tati²⁹ ; à la « qualité de vie » comme nouvel horizon d'une société en crise qui « prend en compte la qualité du vécu des usagers, permettant une approche plus sensible du bien-être de l'habitat et des objets » et visant, « au-delà du standing, la consommation émotionnelle »³⁰.

Confort

Le confort signifie « secours et aide » en ancien français, « ce qui donne la force, encouragement, consolation » donnant le sens de réconfort. Mais au XIX^e siècle, il a pris le sens anglais de « bien-être physique et matériel, aisance ». Le confort est ce qui contribue au bien-être matériel et à la commodité de la vie. Le terme devient un objectif mobilisé dans l'habitat et le mobilier, surtout depuis la deuxième partie du XIX^e siècle avec

29 Sa filmographie présente une lecture lucide et critique de la société. *Mon Oncle* (1958), *Playtime* (1967), *Trafic* (1971) entre autres films, illustrent avec une dérision et un absurde toujours poétique le tournant opéré dans la deuxième partie du XX^e siècle. Le personnage burlesque de Monsieur Hulot, interprété par Jacques Tati, prend place dans la mythologie entre Don Quichotte et Charlot. Son œuvre est primée et reconnue à l'international comme un fleuron du cinéma français. L'esthétique photographique très léchée et l'intention graphique portées à la qualité des lieux de vie et aux espaces publics ainsi à la transformation de leurs usages constituent une ressource ou un ingrédient indispensable à tout concepteur-décideur traitant de nos environnements de vie et de leurs usages.

30 *Le Bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Gilles Lipovetsky, Gallimard, 2006.

l'urbanisation croissante (rationalisation de la construction), l'invention de l'électricité (éclairage, ascenseurs, électroménager, etc.) l'hygiénisme et le rapport au corps (salle de bains, toilettes), etc. Le confort devient le corollaire de la modernité. Ses normes et son ressenti évoluent en fonction des commodités matérielles que l'on intègre à notre quotidien au point de devenir normal et surtout au point de croire qu'on ne pourrait plus vivre sans. Le confort est devenu un construit social, relatif à un niveau d'exigences et d'habitudes. Son absence crée un manque mal vécu.

Or, la promesse du confort nous fragilise.

La société du confort a contribué à créer ou amplifier une nouvelle vulnérabilité : un « sentiment d'insécurité », lequel se nourrit de la crainte de la perte ou de la non maîtrise de tout ce qui nous entoure : objets, lieux, relations. Dès qu'une panne survient, dès qu'une denrée manque, dès qu'un interlocuteur ne répond pas, c'est la panique ; tant nous avons été éloignés de nos savoir-faire et avons oublié « les bons gestes ».

Au risque du confort, l'aliénation

La société sécurisée, la société du « zéro risque » est un leurre qui aliène et réduit le possible d'agir des individus. De moins en moins actifs, nous sommes de moins en moins stimulés, nous devenons moins plastiques et moins souples – ayant comme dérive politique l'orientation vers les extrêmes et comme réaction à la stupéfaction, l'admiration des tyrans. À terme nous risquons également de devenir moins intelligents. L'intelligence étant comprise comme la compréhension de la complexité, des facultés à s'adapter à la diversité et à l'imprévu des rencontres³¹, de la réflexivité et de la créativité.

La société du confort va de pair avec un jugement de valeur dépréciatif sur toute une écologie du geste domestique. La moindre chose à faire est perçue et vécue comme une contrainte, réduite à sa pure fonction, remplaçable ou réalisable par la robotisation du geste, ou par l'économie de service à la personne isolée alors qu'elle fait partie d'un processus dynamique plus large de potentiels rites familiaux et de solidarités.

Notre société fonctionnaliste et rationnelle a été jusqu'à la division des « tâches » ménagères et soignantes en vue de les robotiser et de les minuter dans des minimums les rendant ingrates, fastidieuses, et, gaspilleuse de temps... et dépréciant le travail de celles et ceux qui s'y emploient. La société du confort signifie ne plus « avoir à faire », au point de ne plus « savoir faire ». Entre la perte du savoir ménager et du savoir prendre soin, nous avons partiellement perdu notre savoir habiter.

Le déchet, objet de construction d'un jugement de valeur

Le déchet est une invention récente, une construction sociale propre au XX^e siècle. Au départ physiologique (les excréta organiques corporels) et psychologique (angoissants donc repoussés et cachés) le sujet est fondamentalement anthropologique tant il révèle ce que nous sommes, dans une société donnée.

Le déchet, en soi, n'existe pas. C'est le geste de jeter qui fait le déchet. L'objet ou la matière devient déchet par le geste de la personne ou du système qui le met au rebut³². Dans notre société, l'élévation du niveau de vie est à l'origine d'une multiplication des besoins, souvent comblés par une surproduction d'objets dont la vie est de plus en plus courte³³. Leur rapide obsolescence débouche sur une surproduction de déchets au point de devenir un sujet écologique et environnemental, économique et politique, géopolitique et sécuritaire tant sa fabrication est, elle aussi, de l'ordre de l'incommensurable³⁴.

Déchet

Ordures, boues, vidanges, os, peaux, rebuts, gravats, résidus, saletés, chiffons... tous ces mots ont presque disparu de notre vocabulaire au profit du déchet, du fait du passage à la société industrielle et sa production de masse d'objets et de matériaux puis aux conséquences problématiques actuelles de leurs traitements. « Toute substance ou tout objet dont le

32 Claire Larroque, *La Philosophie du déchet*, PUF, 2024.

33 Denis Chevalier, « Objets réparés et jetables », *Vies d'ordures. De l'économie des déchets*, Arthlys, 2017

34 *Un monde des déchets*. Le dessous des cartes, <https://www.arte.tv/fr/videos/108458-022-A/le-dessous-des-cartes/>

détenteur se défait ou dont il a l'intention ou l'obligation de se défaire », le déchet fait l'objet de tout un classement et d'une législation selon son origine ménagère ou industrielle, sa dangerosité ou son potentiel de transformation, de revalorisation et de réutilisation, qui le fait dès lors entrer dans un nouveau circuit économique. Le déchet est « tout résidu d'un processus de production de transformation ou d'utilisation, toute substance, matériau produit ou plus généralement tout bien meuble abandonné ou que son détenteur destine à l'abandon ». C'est le produit de nulle valeur (Anne-Françoise Garçon) de l'industrie, « dont je n'ai plus que faire mais dont quelqu'un d'autre a peut-être besoin » ; ce qui pose la question de sa propriété et de la responsabilité de son usage et de sa détérioration.

Pour toutes ces raisons, le déchet a également sa place au musée, dont la mission est la conservation et la transmission de la production et de la culture d'une société à travers le temps, pour garder trace matérielle et mémorielle d'une histoire commune. Au musée, le déchet devient relique en passant de l'objet profane au sacré. Entre ruine, mémoire et obsolescence, le déchet devient le témoin d'un passé pour le présent et le futur. Le musée ayant comme objectif la valorisation de témoignages du passé d'une société ou d'une civilisation, et de rendre compte de comment elle produit, fabrique et consomme. Avec le déchet, le musée a comme projet scénographique de montrer comment cette société l'utilise, le jette, mais aussi comment elle le réemploie comme une nouvelle ressource dont la transformation l'oriente vers un nouvel usage. Le déchet acquiert ainsi une nouvelle valeur au point de devenir matière d'œuvre d'art, voire œuvre d'art en soi.

Que ce soit au musée ou plus fréquemment dans l'artisanat et dans la vie quotidienne c'est son potentiel de réemploi qui fait de ce qu'on nomme « déchet » un objet de valeur³⁵. Il est temps de lui trouver un autre nom. Le déchet c'est l'objet qui a été déchu de l'usage pour lequel il a été conçu et du désir qu'il ne satisfait plus. Ce ne sont donc pas les objets qu'il faut cibler dans la réduction mais nos représentations et nos attitudes à leur égard qu'il faut modifier. Il est temps de lui trouver un autre nom au "déchet".

35 Sophie Rouay-Lambert, *Le potentiel de réemploi comme référentiel de valeur*, <https://www.plasticite-design.com/plasticites/potentiel-reemploi-comme-referentiel-de-valeur>

Retrouver l'objet du réconfort

Que garder, récupérer, réparer, raccommoder, transformer, réutiliser, recycler, réemployer, restaurer... ? Les verbes ne manquent pas pour refonder une œconomie du geste et réévaluer les objets et les matières qui rendent notre quotidien réconfortant. Pourquoi éprouve-t-on tant d'émotions teintées de nostalgie³⁶ face à un fauteuil un peu usé, une vaisselle aux motifs désuets, une peinture murale qui laisse transparaître sa polychromie ou des marches d'escaliers usées par le temps ? Nous sommes attachés à la matérialité des objets et des matériaux parce qu'ils nous donnent la preuve tangible de notre existence dans un monde liquide.

Œconomie

L'œconomie est le ménagement prudent que l'on fait de son bien ou de celui d'autrui. C'est une branche de la gouvernance. Terme construit à partir de oikos (maison, propriété, avoir) et de nomos (usage, règle de conduite), l'œconomie, est l'origine de l'économie, laquelle, captée par le système capitaliste a dévié de ses fonctions premières : relier les hommes autour de projets et d'intérêt communs, tout d'abord dans l'objectif de leur survie, puis de l'amélioration de leurs conditions de vie visant la prospérité en symbiose avec le territoire dans lequel il se développe.

Le contexte exceptionnel du confinement dû à la pandémie de la covid 19 nous a montré que l'on pouvait reprendre goût à prendre le temps de faire : de faire ensemble, en présentiel ou à partager en distanciel, notamment la préparation des repas, alors même que la pièce et la place de la cuisine dans les plans d'aménagement des nouveaux logements à construire tendait à se réduire à sa pure fonctionnalité (conserver, réchauffer, jeter), soit presque à néant du point de vue relationnel et rituel. Ce temps retrouvé du faire, invite à se questionner sur la robotisation à tout va et la domotique gadget – que peut-on encore faire en autonomie chez soi en cas de panne d'électricité ? – et sur la place rituelle qu'occupe cette activité centrale de tout foyer, privé de feu ?

Il n'est pas question d'une négation de la technique et du confort qu'elle nous apporte, mais de retrouver une capacité d'adaptation à des situations

qui peuvent devenir bien moins exceptionnelles au regard des crises énergétiques, écologiques, et à la rupture de continuité dans l'accès aux ressources. De quoi est fait le confort dans les milieux de vie urbains de plus en plus hostiles, lors d'épisodes de plus en plus fréquent de dôme de chaleur et autres canicules ? Des réponses rapides et « low-tech » sont déjà là : la décision politique de l'ouverture des parcs urbains devenus « oasis de fraîcheurs » jusqu'à minuit, est un indicateur de mesure réactive rendant un quotidien urbain plus vivable, donc confortable.

Rendre le confort réconfortant

Dans la reconfiguration de ce qui fait confort aujourd'hui, il s'agit de ne pas confondre outil et objet / moyen et fin / organisation et mission ; et ne pas oublier de nous servir de nos mains. C'est la non-possibilité de faire, (faute de moyen matériel, technologique, financier ou humains) dans une société où l'on nous promet le tout tout-de-suite, qui pose problèmes et qui éloigne le territoire, du politique ; le réel du projet ; le citoyen-habitant-usager du concepteur-décideur.

Chaque révolution technique a conduit, d'une part, à un rééquilibrage des marges de manœuvre pratique et opérationnelle de l'humain : ce qu'il délègue à la machine pour se libérer la main et l'esprit ; et, d'autre part, a été accompagné de questions philosophiques et éthiques sur le sens de la délégation de son pouvoir d'agir : *qu'est-ce que je gagne à faire faire par la machine, le robot, et aujourd'hui l'IA ? Est-ce que cela m'apporte confort et réconfort ?* Et, en contrepartie, qu'est-ce que je perds en lien et en maîtrise de mon environnement (domestique, de travail, urbain, etc.) ? Tout dépend de qui est ce « je » générique. Le gain et la perte, et les enjeux qui leur sont associés, ne recouvrent pas les mêmes réalités ni les mêmes attentes si je suis un ouvrier, un employé de bureau, un artiste, ou un chef d'entreprise, un artisan, un patron de l'industrie, un promoteur immobilier ou un architecte.

Il ne s'agit pas de révolution mais de refondement face aux effondrements déjà passés, en cours et proches à venir. Dans la technique au service de nos lieux de vie, qu'est-ce que l'on garde ? Qu'est-ce que l'on abandonne ? Qu'est-

ce que l'on met de côté pour un temps ? Qu'est-ce que l'on (ré)invente ? Et donc qu'est-ce que l'on finance et que l'on protège ? Et surtout comment répartir, rééquilibrer, réévaluer et réajuster ?

Quel sens donner au progrès ? Car il y a progrès. Il ne s'agit pas de régresser mais de se poser, se concerter et d'opérer des choix, parce qu'aujourd'hui l'anodin et l'existential se rejoignent. L'essentiel pour les uns est le futile des autres. Dans tout cela, qu'est-ce qui fait encore commun ? Qui en décide ? Et sur quels critères ?

Le designer doit adopter ici un rôle de concepteur-tacticien, qui accompagne les changements systémiques nécessaires et proposer un nouveau référentiel de valeur respectueux des ressources existantes. Il doit également assumer sa position éthique et adopter un rôle critique vis-à-vis de la technicité de son environnement de travail et de projet, en repensant l'outil comme objet de reliance coopératif.

Des lieux de vie enviables



Ce dernier chapitre propose quelques lignes de conduite ou conditions sur ce qu'est ou peut devenir un lieu de vie : sur ce qu'il rapproche et sur ce qu'il sépare, en recherchant toujours la juste distance à l'autre ; sur l'éventail d'hospitalités qu'il promet, entre l'accueil des émotions, de l'attente, et de la diversité des usages.

Pour que des espaces deviennent des lieux, il faut aussi faire place à la non-programmation, au « laisser passer le temps » et à tous les possibles, afin de redonner à l'habitant-usager son envie et son pouvoir d'agir sur son environnement quotidien, l'amenant à renouer avec son rôle de citoyen.

Reconnaissons que la sérendipité est propice à la convivance et que la principale qualité d'un lieu de vie est dans son aménité et son possible kairos. Faisons de la tempérance et l'humilité des attitudes au service du ménagement sensible de nos espaces habités.

Et reconnaissons que le design ne nécessite pas toujours de plan, de maquette ou de pelleuse, mais qu'il se peut se situer dans un geste juste, qui lève les blocages dans le quotidien des habitants.

*Les lieux sont la matière
vivante de l'histoire*

Un lieu n'est pas, un lieu advient³⁷.

« Là où il y a lieu, il y a de la vie, des interactions, une dynamique, une réciprocité : un lieu me donne des idées, des projets, des prises pour mes activités, mais il est aussi assez plastique pour que j'y prenne place et le modifie, dans une certaine mesure »³⁸. Et puisque les lieux sont « les sites de l'expérience singulière et collective », quelle place et marge de manœuvre donner aux habitants et aux usagers des lieux trop souvent pensés à leur place ? Comment concevoir des lieux de vie à destination de personnes inconnues et dont on ne peut présumer les usages et les accommodements qu'elles opéreront pour se faire une place, le temps de leur passage éphémère ou de leur appropriation plus durable ?

Comprendre ce qu'est le lieu, est un point de départ en amont de toute conception et projection sur un espace destiné à devenir un lieu de vie, car un lieu n'est pas un espace. Un lieu est constitué de la matière des petites comme de la grande Histoire. Comprendre la vie des gens et considérer l'avis des gens donne à voir ce que peut être ou devenir un lieu de vie.

Lieu de vie

Un lieu de vie est une expression polysémique qui permet une déclinaison d'offres de logements dans des secteurs aux objectifs très disparates voire opposés, oscillant entre des cohabitations collectives plus ou moins choisies par leurs résidents et des entre-soi volontairement privatisés. C'est aussi un dispositif social : un lieu de vie et d'accueil (L.V.A.) « est une structure sociale ou médico-sociale de petite taille assurant un accueil et un accompagnement personnalisé en petit effectif, d'enfants, d'adolescents et d'adultes, en situation familiale, sociale ou psychologique problématique. Les L.V.A. occupent une position à la limite des établissements médico-sociaux et des accueils familiaux. Ils sont une alternative pour des personnes pour lesquelles un accompagnement professionnel et fortement personnalisé est préconisé ». Un lieu de vie est également un slogan politique et commercial : aux échelles collectives, les concepteurs et administrateurs d'espaces résidentiels polarisés (quartiers d'entre-soi, gated communities, villes privées) souvent issus d'une projection utopique, vendent un standard

37 Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, 2000.

38 Joëlle Zask, *Se tenir quelque part sur la terre. Comment parler des lieux qu'on aime ?* Premier parallèle, 2023.

de vie idéal fondée sur la création de lieux de vie dans lesquels, de fait, chacun s'y sentira chez-lui avec ses semblables ; à l'échelle individuelle, c'est l'espace intérieur du logement qui est pensé, aménagé et décoré afin que chaque membre de la famille, ou chaque invité, trouve sa place singulière et partagée avec les proches choisis. L'espace domestique quotidien devient lieu de vie, telle une intellectualisation du quotidien, une normalisation des agencements et une régulation des savoir–(bien) être prônées par des experts extérieurs aux ménages qui y habitent. Un lieu de vie est enfin une notion qui stimule les sciences sociales comme l'anthropologie, la sociologie et la philosophie lesquelles, en retour, alimentent les acteurs de l'habitat et des territoires.

Un lieu « est une portion déterminée de l'espace, un endroit unique et précis où il s'est déroulé quelque chose, à un moment donné... »³⁹. Un lieu n'est pas abstrait, il est orienté et intentionnel.

Un lieu est un « situé » dans une géographie physique, temporelle, sociale et mentale. Les formes, couleurs, matières, sons, odeurs ; les reliefs, saisons, paysages, faune et flore ; l'architecture, l'organisation et les êtres qui y vivent, participent de cette fabrication du lieu en soi (géographie physique et sociale), de sa mémoire (géographie temporelle) et du lieu pour soi (géographie mentale). L'intrication de ces éléments est constitutive d'une mémoire commune et de son attache au lieu.

Le lieu, « portion déterminée de l'espace », ample, durable et symbolique, permet l'ancrage du Moi et renforce la sensation d'être chez-soi. Contrairement à l'espace que l'on peut créer, privatiser, détourner, s'approprier ou détruire, le lieu nous est antérieur et nous survivra. Et d'avoir été là, à un moment donné ou de manière récurrente, nous y aurons laissé une trace, ou juste une évocation mais, toujours, une indicible part de nous. Car un lieu est un « habité ». On provient toutes et tous d'un lieu. Où que l'on aille par la suite dans le cours plus ou moins choisi d'une vie, où que l'on soit, on appartient à un lieu.

« Endroit unique », le lieu ravive ainsi et retisse le souvenir des vies passées. « Endroit précis où un fait s'est passé », en revenant sur les lieux des événements, on commémore. Le lieu est en quelque sorte la matière de l'Histoire et la matière de notre histoire.

Des fabriques de cultures communes

Que certains lieux nous soient familiers, voire intimes, d'autres étrangers, attractifs ou repoussants, que d'autres encore nous soient totalement indifférents, on les reconnaît en tant que lieux car ils créent en nous une émotion. Ils participent de notre nature humaine. « Fusion entre les notions d'identité et de territoire »⁴⁰, le lieu est un espace habité, un espace de partage d'un langage commun. En cela, nous pouvons affirmer que nous avons une relation vernaculaire aux lieux que nous fréquentons, que ce soit à l'échelle du plus petit hameau jusqu'à celle de la mégapole.

Un lieu de vie est une « situation » personnelle, familiale, sociale, professionnelle, historique, pacifique, festive, négociée, conflictuelle, réelle ou rêvée. Puisqu'il permet de faire mémoire ensemble, le lieu est de fait collectif, commun, partageable, et parfois partagé.

Le lieu est fait de liens, forts, faibles, distendus. Défini par les « relations sociales et une capacité de symbolisation », un lieu de vie est habité par d'autres que soi, sans que ces autres ne dérangent les habitudes puisque ces autres habitus appartiennent et participant du lieu. On fait avec. Avec plaisir, avec indifférence, parfois avec dédain. On appartient autant à ces autres, que ces autres sont constitutifs de soi. Au point de parfois devenir un « nous ». Dans un lieu, on fait corps. Le lieu permet la fabrique d'une culture commune autant qu'il en est issu et devient repère de, et pour, la mémoire. Un lieu sans culture commune et sans héritage de mémoire n'est pas habité ni habitable. De l'importance de vivre les lieux, de partager les expériences, du faire ensemble qui (re)construit, jour après jour, rite après rite, une histoire commune qui fait d'un espace où les vies se croisent devenir un lieu de vie.

La qualité d'un lieu de vie ne se prédétermine pas, ni ne se juge. On pense aux interstices, aux friches et aux marges, aux grands ensembles que l'on voudrait voir comblés ou démolis, aux bidonvilles revers honteux de nos sociétés ou aux centres commerciaux jugés responsables de l'agonie des centres-villes. Décrétés inutiles, moches ou immoraux par et pour les uns, ces lieux de vie n'en sont pas moins des espaces de création de liens émotionnels et d'attachements pour celles et ceux qui les pratiquent. « Non-

lieux » pour certains, « hyper-lieux »⁴¹ pour d'autres, l'appréciation d'un lieu de vie est relative.

On ne peut donc pas travailler les lieux de vie pour autrui, sans lui. Réfléchir, inventer, configurer, agencer, concevoir, construire et habiter les espaces si possibles qualitatifs des lieux de vie peut s'envisager via leur usage, utilité, praticité, flexibilité, mais aussi leur symbolique, sérendipité, adaptabilité, malléabilité, etc. La plasticité de la démarche du design le permet.

Quel dessein pour nos lieux de vie ? S'il est une idée forte, un objectif à viser à partir de ce que nous apporte la lecture revisitée des notions telles que la responsabilité et la considération comme conditions de la reliance, c'est d'entrevoir une autre manière d'habiter dans une juste distance avec l'autre, et en toute lucidité. Cette relecture nous remémore simplement ce que l'on sait déjà faire, mais que l'on nous a fait oublier : savoir-faire convivance. Comment dessiner nos lieux de vie ? S'il est un *modus operandi* à co-construire au regard de la métaphore du mycélium et de la prévention quant à la technique, au risque du confort et de la priorité que l'on donne aux choses et aux principes que l'on garde, ou à ceux que l'on jette, c'est d'envisager une économie du geste et une intelligence situationnelle et territoriale à l'égard de la conception et de la réparation des existants. Le futur est déjà là. Ménageons-le.

41 La notion de « non-lieux » développée par Marc Augé, sont des « espaces fonctionnels nés de la mondialisation, standardisés et déshumanisés, porteurs d'une rupture avec les lieux "anthropologiques" comme le foyer ». En réponse critique, Michel Lussault propose la notion de « hypers-lieux » lesquels sont « des concentrés de mondialisation dont l'intensité des interactions sociales en fait des lieux où l'espace est exacerbé et où toutes les échelles de l'expérience humaine, du mondial au local, entrent en collision ». Michel Lussault, *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies de la mondialisation*. Le Seuil, 2017. <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/non-lieu-hyperlieu>.

Ménager la convivance

Terrains de jeux de la plasticité

La plasticité des lieux de vie est autant une démarche de projet qu'une finalité à l'égard des usagers. Quelles attitudes psychosociales et représentations sociales considérer en coulisses ? Quelles dimensions sensibles et temporalités intégrer à la réflexion durant le projet ?

Les lieux de vie sont potentiellement tous ces lieux qui accueillent des collectifs de personnes, qui ont plus ou moins choisies de se retrouver là pour se rencontrer et pour faire des choses ensemble, ou faire des choses semblables au même moment mais seules, ou juste parce qu'elles passent par-là, par hasard, désir ou nécessité, sachant qu'elles vont y croiser d'autres personnes, un peu comme elles. C'est la recherche d'une foule, cette densité humaine indifférente qui permet de se fondre, mais de se sentir à sa place au milieu d'inconnus presque semblables à soi, parce que ce qui nous rapproche est le plaisir ou le besoin d'être là. Permettre la plasticité de tous ces endroits de passage ou de pause, le temps d'une attente, d'une installation régulière d'une appropriation éphémère ou récurrente... résident dans l'intention d'en faire le moins et le plus accueillant possible. Parce que les habitants et les usagers savent habiter et utiliser les espaces qu'ils investissent, c'est à eux qu'il revient d'en faire des lieux vivants, et au designer de rendre possible cette créativité et cette convivance.

De l'intime au monde

Il s'agit d'espaces intérieurs qui accueillent du public. Ce sont des lieux que l'on choisit de fréquenter comme une destination en soi ou qui sont des passages obligés pour d'autres destinations, comme des halls de gare, des allées des centres commerciaux ; des salles d'attentes d'hôpitaux, des mairies, des centres sociaux ou privées comme des associations à mission d'intérêt général à vocation sociale, humanitaire, écologique, éducative... tels des centres d'accueil, des centres de loisirs, des ressourceries ou des recycleries, des écoles, des bars ou des restaurants associatifs... Il s'agit aussi de tous ces endroits dans lesquels personne ne désire être, mais qui répondent à un besoin ou une urgence, qu'elle soit sociale ou médicale, dans lesquels l'on attend une réponse ou un verdict qui déterminera tout ou

partie le cours d'une vie : tels un centre d'hébergement, un hôpital ou une cour de justice. Comment faire aussi de ces espaces des lieux de vie même lorsqu'on ne souhaite pas que ça soit le nôtre ? Un espace de ressource le temps de passer à autre chose ?

Il s'agit d'espaces extérieurs, des espaces publics ou qui accueillent du public, comme les voiries, les places, les parcs, les squares et les jardins publics : les rues commerçantes, l'ombre des grands arbres dans les parcs les jours de grande chaleur, les terrasses de cafés bondés au brouhaha chaleureux... tous ces lieux attrayants parce qu'ils offrent autant l'anonymat sans obligation, que la possibilité de rencontres éphémères sans engagement. Ces espaces et ces activités qui constituent cette mentalité urbaine si bien décrite par Georg Simmel⁴² dans les grandes villes modernes au seuil du XXe siècle européen. Tous ces lieux qui nous font nous sentir vivants, parce que, même seuls, avec l'apprentissage du langage tacite de l'indifférence feinte, ils nous font ressentir appartenir à une communauté. Ce sont tous ces lieux et ces moments qui nous permettent d'exercer notre civilité et notre sociabilité d'être-sociaux.

À la lisière d'un nouvel espace social

Il s'agit de tous ces espaces qui lient le dehors et le dedans, ces entre-deux, halls, pieds d'immeubles, entrées, cages d'escaliers, etc. Ces seuils, frontières, portes et passages, qui nous font passer d'un état de sociabilité à un autre, de l'intime au monde⁴³. Tous ces sas et ces seuils qui nous placent à la lisière d'un nouvel espace social sont des espaces de prédilection pour envisager la convivance et la reliance entre les bâtis et les flux qui composent nos logements, nos quartiers et nos villes.

La lisière est au bord d'un espace interstitiel dans lequel se déroulent des comportements atypiques. C'est un espace-temps de liberté dans le rouage hyper normé du savoir-vivre tacite et du savoir-être urbain. Ni dedans, ni dehors, c'est l'espace d'ajustement des masques de nos manières d'être au

42 *Les grandes villes et la vie de l'esprit*. Sociologie des sens, Payot, [1902] 2018.

43 Pour la beauté du titre, des textes et de la musicalité, écouter : *L'intime & le monde*, Noé Preszow, album [prêchhof], 2024. <https://www.youtube.com/watch?v=XLrJiS63NAQ>

monde. Entre les dedans et les dehors, nous avons besoin de ces soupapes de soulagement. Soit de manière active, en entrant en contact avec ceux qui y passent dans le même temps que nous, soit de manière passive, simplement en les évitant et en détournant le regard. Une fois instaurés les codes sociaux et le respect mutuel, nous pouvons choisir la modalité de relation à l'autre, le temps de se croiser, ou peut-être de discuter un peu. Un espace propice qui offre le temps de voisiner.

Seuil

Dalle de pierre ou pièce de bois en travers et au bas de l'ouverture d'une porte ; entrée d'une maison, d'une pièce ; point d'accès à un lieu, commencement de ce lieu ; limite au-delà de laquelle les conditions sont changées ; limite à partir de laquelle est ressentie une sensation ou une variation dans la sensation ; état d'un système, d'un élément au-delà duquel un phénomène apparaît.

Dans tout passage de portes, on retrouve cette tension entre proximité et promiscuité, cette visibilité propre au milieu rural ou à la petite ville. Ce micro-espace-temps du sas et du seuil nous engage affectivement dans une relation instantanée, alors que ce qui fait le propre de « l'homme moderne » dans la métropole c'est justement que « son mode de relation à autrui doit cesser d'être personnalisé et de l'engager affectivement »⁴⁴.

Les passages des espaces publics aux lieux de vie sont le liant du continuum du vécu habitant. Ces entre-lieux sont des terrains de jeux et d'investissement à prioriser.

Tous ces espaces et temporalités de la vie courante ou extraordinaire sont des situations où s'éprouvent et se déploient nos manières d'être aux autres et où se télescopent nos proxémies. Tous ces lieux sont de potentiels terrains de ménagement de nos manières d'habiter.

C'est la mission des décideurs et concepteurs que de tenter de faire en sorte que ces espaces et interstices qui composent nos territoires, de l'intime au monde, possèdent les qualités de lieux de vie c'est-à-dire des espace-

temps de possible convivance où se retrouvent « un désir et un plaisir de vivre ensemble les uns avec les autres, et pas seulement les uns à côté des autres », mobilisant nos compétences sensibles de courtoisie, de délicatesse, d'humour, de politesse tant envers soi qu'envers l'autre.

C'est dans la distance qu'est le rapprochement

Le mur est le propre de l'humain. Le mur est une séparation qui permet de différencier des usages et des ambiances selon les besoins et les envies. Un mur n'est pas que porteur d'un dessus. C'est un élément robuste qui permet de protéger, de caler tout contre, d'adosser. Le mur peut être fait de matière solide qui permet de cadrer et de circonscrire l'espace. Il est une frontière qui sépare autant qu'il relie deux espaces distincts que le seuil permet de franchir. Il met à distance visuelle et sonore des personnes et des fonctionnalités. Le mur peut être symbolique et matérialisé par une différenciation de couleur, de lumière, de mobilier, de matière, d'ambiance qui permet à chacun de trouver sa place avant d'entrer, ou non en relation.

Vive le Mur ! Car c'est dans la séparation et la distance à l'autre que peut s'amorcer la relation et possiblement une convivance. La séparation permet à chacun d'habiter à sa manière et de faire chez-soi, le temps nécessaire à la préparation pour passer d'une coquille à l'autre⁴⁵. La distance permet la reconnaissance d'appartenance de l'autre à telle ou telle dimension sociale. La distance permet de se positionner et de choisir d'avancer ou non vers l'autre ; ou de le laisser venir à soi. Pour tendre la main, il faut au moins la distance de deux bras. Les espaces d'entrée et d'accueil en manquent parfois. Ne pas avoir assez de recul pour envisager l'autre dans son ensemble, pour apprécier sa situation, ne rassure pas sur la conduite à tenir à son égard. Alors c'est l'évitement. Le non-respect des distances est ressenti comme une transgression, voire une intrusion. C'est un non-espace, c'est-à-dire un malaise ou la négation de l'autre qui empêche de tisser quelque chose ensemble.

La distance est un espace interstitiel objectif (un mètre) et subjectif (un

⁴⁵ En référence aux huit coquilles de l'homme de la théorie de la proxémie développée par Abraham Moles et Elisabeth Rhomer, *Psychosociologie de l'espace*, L'Harmattan, 1998.

ressenti), tel un liant entre deux choses ou deux personnes distinctes. C'est un espace qui permet l'accueil et la pause. « L'accueil n'est pas une finalité en soi, mais seulement la première phase du lien social ; c'est ce dernier qui donne tout son sens à l'accueil. Cette phase ritualisée voire protocolisée, n'est pas sans conséquence sur la relation qu'elle inaugure »⁴⁶.

L'accueil

Accueil vient du latin colligere (cueillir) qui, en vieux français (1080) s'est transformé en accueillir qui signifiait : réunir, associer, être avec. Son sens moderne apparaît au XIII^e siècle : recevoir ou recueillir quelqu'un, bien ou mal. L'accueil est la manière de recevoir quelqu'un, de se comporter avec lui quand il arrive ou quand on le rencontre. C'est l'ensemble de dispositions prises pour recevoir une ou plusieurs personnes. C'est une attitude à l'égard d'une personne mais aussi à l'égard d'une situation ou d'une information. L'accueil est une modalité de l'hospitalité. C'est un des éléments de ce code qui fait partie des rituels sociaux de la rencontre (Pierre Bourdieu). L'accueil est aussi un dispositif de politique publique d'hospitalité nationale à l'égard des personnes réfugiées, exilées, apatrides, demandeurs d'asile ; et d'hospitalité locales, publique, privée ou associative à l'égard des personnes en errance, sans-abri ou en situation sans domicile fixe. L'accueil est un acte, et un endroit. Les espaces d'accueil, qu'ils soient virtuels ou physiques sont un espace et un temps transitionnel entre le dehors et le dedans. « l'accueil comprend un ensemble d'attitudes, de gestes et de choses qui fait passer une personne ou une idée de l'extérieur à l'intérieur d'un lieu ou d'une communauté, et qui transforme l'étranger en une personne ou une idée commune et acceptée » (Pierre Gouirand).

Dans un lieu de vie, de fait un lieu collectif de partage de certains communs, il importe de permettre à chacun de trouver sa juste distance, de pouvoir se poser, s'approprier des micros-lieux, des objets, qui ouvrent sur des perspectives et des moments à soi, car le retranchement offre des possibilités de rencontre sur des temporalités uniques, récurrentes ou pérennes.

Un lieu de vie doit permettre de devenir une sorte de palimpseste où sédimentent les mémoires des passages et des activités. Il importe d'en laisser faire un lieu où chacun peut y déposer un petit bout de soi sans entraver le cours des autres vies, mais d'y ajouter un petit quelque chose de

plus. Et s'il est bien une activité essentielle que doit accueillir tout lieu de vie, c'est l'attente. Cette expérience fait ressentir l'épaisseur et le poids du temps qui passe.

*Concevoir des espaces
pour ne rien faire*

Des questions de temporalités

La plasticité des lieux de vie réside aussi dans cette capacité à concevoir des lieux qui savent accueillir l'attente. Car une des fonctions principales de l'accueil, qui est de faire passer d'un état à un autre, d'une situation à une autre, se déroule dans une temporalité en suspens, celle de l'attente.

Les conditions de l'attente prédisposent à la bonne réception qui sera faite de la suite à venir : l'objectif de sa présence en un lieu donné. Que ce soit une attente physique dans un endroit précis ou une attente immatérielle au bout du fil, du sans-fil ou devant un écran, l'attente est un espace-temps situationnel dans et durant lequel toutes les émotions peuvent nous traverser. En cela, l'attente est un terrain de jeu particulièrement stimulant.

Accueillir et ménager l'attente

L'espace de l'attente est important à prendre en considération pour le temps à soi qu'il permet. Il est une transition entre différentes manières d'être au monde et de recevoir ce que le contexte nous impose.

Recevoir l'attente, c'est permettre un temps pour se relier à soi avant d'entrer en relation à l'autre. Quelques minutes pour changer de peau et de masque, se mettre sur pause pour se préparer à avancer vers quelque chose dont on n'est jamais sûr à l'avance de l'issue.

Les lieux de vie sont des espaces-temps dans lesquels sont pensées et agencées les conditions d'accueillir l'attente. C'est un ménagement des espaces qui permet de choisir sa place quand tout n'est pas occupé, de se mouvoir et de se poser, de prendre des habitudes quand on doit y revenir régulièrement. Avoir sa place, son coin, sa table, son fauteuil, sa chaise, être assuré de pouvoir les retrouver une prochaine fois. Attendre sa place si elle est déjà occupée. C'est une manière d'habiter un lieu et d'y laisser une part de soi que l'on retrouvera une autre fois, une part de soi dans la mémoire d'un temps déjà passé là. Un lieu de vie doit permettre de s'y projeter autant en souvenirs que dans l'anticipation d'un retour.

Le temps

Il existe un temps biologique, propre aux rythmes organiques des individus ; un temps psychologique intérieur, propre à la vie de chaque individu ; et un temps social, objectivement pensé par tous les individus d'une même civilisation. Le temps est une durée indéterminée et continue durant laquelle se déroule une succession d'événements mesurables et datables. Le temps est le corollaire du mouvement et porte en soi le paradoxe entre changement constant et permanence. C'est un concept inventé pour appréhender le changement, entre l'avant et l'après, qui permet à l'humain de s'organiser et de se repérer entre le souvenir et la mémoire (passé), la décision et l'action (présent), le rêve et la projection (avenir). Le temps est une notion plurivoque. Pour se rassurer face à l'écoulement inexorable du temps, l'homme a réduit le temps à sa mesure via Chronos, dieu du temps linéaire représenté par la flèche du temps. Toutefois il existe d'autres référentiels qui permettent d'apprécier la complexité croissante de nos rapports singuliers et culturels au temps : allant de l'idée d'éternité figurée par Aïôn, dieu du temps illimité, à la notion d'opportunité, figurée par Kairos et représenté par un petit dieu ailé ou un papillon, qu'il faut savoir saisir au bon moment. Depuis le XX^e siècle et plus encore aujourd'hui, le temps et l'espace sont envisagés comme deux notions inséparables tant en physique qu'en philosophie. Il en devient de même en (a)ménagement des territoires et des lieux de vie.

Refaire de l'attente un espace-temps de ressources dans une société où les heures et les minutes sont comptées devient une priorité. L'attente est une forme d'éloge du temps qui passe et qui nous relie à soi, un temps de pause tout autant que de tension qui permet une forme d'introspection et qui nous prépare à ce que la rencontre de l'autre soit une relation choisie.

D'où l'importance primordiale de travailler les espaces et les modalités d'accueil⁴⁷ tant du point de vue spatial que psycho-social, tant dans son agencement et son mobilier jusqu'aux compétences relationnelles des personnes recrutées à cet endroit stratégique de toute institution qu'elle soit publique, privée ou personnelle (dans le logement, c'est l'importance accordée à l'entrée). Les espaces et les modalités de l'accueil⁴⁸ sont le visage et la vitrine de toute organisation. Ce que l'on perçoit en premier lorsqu'on franchit le seuil : engageant, intimidant, déstabilisant ou rassurant et réconfortant.

47 Monique Formarier, « Approche du concept d'accueil, entre banalité et complexité », *Les concepts en sciences infirmières*, Mallet Conseil, 2012.

48 Pierre Gouirand, *L'Accueil. Théorie, histoire et pratique*, L'Harmattan, 2011.

L'élément tout aussi important qui préside à cet espace est la porte. Celle matérielle, que l'on entre-ouvre, qu'on ouvre et que l'on ferme, parfois à double tour... celle immatérielle que l'on franchit physiquement, symboliquement et psychologiquement parce qu'elle fait passer d'un état à un autre, de « l'être-je » à « l'être-nous » du dedans au dehors, d'un monde à un autre.

Concevoir des lieux en attente de vies

Le lieu existe et prend corps et mémoire par les vies qui s'y croisent et qui font l'expérience du faire ensemble, ou du rien faire ensemble, ou encore du faire à des moments différents. C'est l'expérience de la distance et de la distinction, des rapprochements et des séparations.

Un lieu devient un lieu de vies à partir du moment où les usagers ont la possibilité de s'engager par eux-mêmes dans l'action et l'interaction sans y être obligés. D'où l'importance, certes paradoxale, d'envisager des lieux pour ne presque rien faire, mais avec une possibilité d'agencement temporaire selon les personnes, les envies et les besoins du moment, et un règlement souple quant à ses usages : « Il est autorisé de » à la place de « il est interdit de ». Un lieu sans autre programmation que la polyvalence. Là, est la plasticité d'un lieu de vie.

Ce sont les gens qui font la vie et qui font les lieux. La subtilité du design se situe dans le fait de poser les conditions pour que les personnes puissent faire par elles-mêmes. C'est une posture totalement contre fonctionnaliste. Penser des lieux pour ne rien faire de spécifique ouvre un espace de liberté d'action ou d'inaction. Propice à l'inattendu et à l'ennui. Propice à la sérendipité. Or, c'est dans l'inattendu que procure l'ennui que de la vie et de nouvelles formes d'interactions sociales prennent. C'est dans l'ennui que se libèrent l'imagination, la créativité, la réflexivité et le repos.

L'oisiveté a été bannie. La représentation péjorative de l'ennui est une invention pour donner mauvaise conscience et mauvaise presse à l'oisiveté de celles et ceux qui doivent travailler. Les huit heures pour soi, arrachée

de haute lutte dans l'amélioration des conditions de travail et de vie au tournant du XX^e siècle (organisation du temps en 3 x 8 : 8 heures de travail, 8 heures de sommeil et 8 heures pour soi) ont rapidement été investies par des injonctions morales et des objectifs économiques de rentabilité du « temps libre ». Aussi, nous sortons avec peine d'une société basée en partie sur une économie de loisirs (tourisme de masse, culture masse) qui a promu le développement d'occupations en tout genre et de cette économie qui contribue à la fabrication d'infrastructures polluantes mettant en abîme ou en péril les territoires et les paysages. En témoignent l'urbanisme de villégiature estivale sur les littoraux méditerranéens et atlantiques et hivernale sur les reliefs alpins et, dans une moindre mesure, pyrénéens.

Les crises économiques et climatiques font de ces lieux des friches prématurées, qui deviennent, elles aussi, autant de terrains de jeux pour les décideurs et concepteurs. L'habitat de demain est déjà là, aussi.

Conjuguer les échelles temporelles

La plasticité des lieux de vie est autant une démarche de projet qu'une finalité, durant laquelle il importe de chercher les bonnes échelles temporelles : autant celles du « faire », que celles du « non faire ».

On sait à peu près calibrer la bonne échelle spatiale quant à la conception et la réalisation des lieux de vie. On sait à peu près habiter et faire cohabiter nos temporalités d'usage, avec indifférence, avec partage, parfois avec quelques frictions. Tous ces mouvements et ces interactions se déroulent dans des dynamiques elles-mêmes inscrites dans le temps *Chronos* inéluctable, mesuré par l'heure et le calendrier. Toutes ces temporalités singulières et collectives se mêlent et se conjuguent, se rencontrent et s'organisent dans des emplois du temps, des plannings et des agendas.

De la psychosociologie des espaces à la sociologie et l'anthropologie, et via l'architecture, le design, l'urbanisme, la géographie, la cartographie, le paysagisme, on sait à peu près mesurer le monde⁴⁹ et *designer* nos lieux

de vie. Mais dans le cadre de la réparation, du ménagement, du réemploi, du recyclage, de la transition, de la réhabilitation, de la restauration...qui travaille, comprend et prend en considération des échelles temporelles, en vue de rendre cohérent le projet ? Qui connaît le bon moment pour intervenir et sur quoi ? Que doit-on lâcher ? Que doit-on laisser-faire ? Et quand doit-on agir ?⁵⁰ À quelle échelle se mesure l'urgence ? L'urgence d'agir ou de ne pas agir.

L'intervention du designer se situe dans le savoir saisir le bon moment d'agir pour concevoir des lieux de vie habités dès aujourd'hui qui contribuent à l'habitabilité de demain.

50 Voir, entre autres, la démarche de recherche et ses transcriptions opérationnelles à l'échelle de la métropole Rennoise le Bureau des temps : <https://numerique-recherche.metropole.rennes.fr/nos-actions/le-bureau-des-temps/>



Épilogue

Dans un village escarpé du Roussillon, il existe à l'amorce d'une fourche, sur un bout d'îlot qui aurait pu encore porter une dernière construction, un minuscule jardin public qui s'offre là, telle une ponctuation de fraîcheur.

Tout entouré d'un muret de pierres surmonté d'une grille de fer forgé, le jardin public se compose d'un arbre qui offre une belle ombre, de quelques buissons denses, de plantes grimpantes éparses et de bosquets fleuris d'essences et de couleurs variés. Malgré sa petitesse, tout le jardin ne se donne pas à voir d'un seul coup d'œil. Pour le découvrir en entier, il faut y entrer et cheminer.

Un petit panneau de bois peint indique que le jardin public est ouvert, parce qu'il est public, et qu'il faut bien refermer le portail derrière soi, aussi bien en y entrant qu'en ressortant. Quelle idée, en plein air !

Passer la porte fait passer dans une autre dimension. Voir le village depuis le jardin change tout et la vue grandiose sur les contre jours des Pyrénées tient sa promesse. On respire, ça sent bon, c'est calme. Un banc accueille notre fatigue autant que notre satisfaction. Le vent, les insectes, les oiseaux, un chat, les feuillages, les échos de voix derrière les volets fermés contre la chaleur... Le jardin est un amplificateur de vie. Et on en fait partie.

Après quelques minutes d'un entracte imprévu bienvenu, on reprend notre route. On reprend le petit sentier, on rouvre le portail, on passe le seuil, on referme le portail. Comme indiqué sur le panneau.

Et bien que d'autres que nous viennent, se posent sur ce banc, sentent ces fleurs et s'émerveillent de cette vue, cela ne nous enlève

rien. Au contraire même. De savoir que d'autres y vivent leur entracte, que d'autres viennent y cacher leurs premières fois, que des habitués y arrosent les fleurs et nourrissent le chat qui y passe ses temps de sieste, toutes ces autres appropriations et usages réels ou imaginés prolongent notre expérience, renforce l'existence de ce petit jardin public, et en fait devenir un lieu. Un lieu dans lequel on reviendra peut-être, et ce lieu deviendra peut-être une pause rituelle.

Où est le design dans tout cela ? Il est dans la décision collective d'une ouverture inconditionnelle d'un jardin réellement public. Pas d'horaire, pas d'interdiction, pas de clé. Et un simple panneau de bois peint.

Un phrasé invitant à ouvrir et à refermer une grille en plein air, pour ne pas déranger les habitants des bruits du grincement des gonds d'un portail métallique qui claque à la tramontane quotidienne ; faisant de ce minuscule « espace vert » un lieu amène, autant pour les habitants du village, pour les habitués que pour les gens de passage.

Un lieu de vie partageable et partagé.

Un lieu inscrit dans le souvenir d'un moment de vie, un lieu inscrit dans une mémoire collective que l'on sait partagée avec des inconnus qu'on ne rencontrera jamais. Et c'est cela aussi qui fait commun.

Et c'est cela aussi, la juste intervention.

Références



Les lectures et autres sources qui ont alimenté en coulisses cet essai se retrouvent dans les références des quatre plasticités sur le site de la chaire plasticité des lieux de vie.

<https://www.plasticite-design.com/plasticites>

Marc Augé, *Éloge du bistrot parisien*, Payot, 2015.

Marc Augé, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Le Seuil, 1992.

Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Gallimard, 1968.

Zigmunt Bauman, *La Vie liquide*, Fayard, 2013.

Howard Becker, *Les ficelles du métier. Comment construire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, 2002.

Étienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1574.

Pierre Boisard, *La vie de bistrot*, PUF, 2016.

Marcel Bolle de Bal, *Voyage au cœur des sciences humaines. De la Reliance (t. 1 : Théorie ; t. 2 : Pratiques)*, L'Harmattan, 1996.

Florence Delay, *Une très vieille convivance, séance publique*, Académie française, octobre 2004.

Pierre Gouirand, *L'Accueil. Théorie, histoire et pratique*, L'Harmattan, 2011.

Jeanne Guien, *Le désir de nouveautés. L'obsolescence au cœur du capitalisme (XVe-XXIe siècle)*, La Découverte, 2025.

Jeanne Guien, *Le consumérisme à travers ses objets – gobelets, vitrine, mouchoirs smartphones et déodorants*, Divergences, 2021.

Hans Jonas, *Le principe Responsabilité*, CERF (1979), 1995

Claire Larroque, *La Philosophie du déchet*, PUF, 2024.

Guillaume Lecointre et Hervé Le Guyader, *Classification Phylogénétique du vivant*, Belin, 2001 ;

James Bridle, *Toutes les intelligences du monde. Animaux, plantes machines*, Seuil, 2023.

Jacques Lecomte, *La Bonté Humaine, Altruisme, empathie, générosité*, Odile Jacob, 2012.

Patrick Lemoine, *Éloge de l'ennui. Une brève histoire de nous*, Le relié, 2021

Les Limites de la croissance (dans un monde fini), Rapport au Club de Rome (Rapport Meadows), Donella Meadows, Denis Meadows et Jørgen Randers, 1972

Gilles Lipovetsky, *Le Bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Gallimard, 2006.

Karl Mannheim, *Le Problème des générations* [1928], Dunod, 1992.

Edgar Morin, *Introduction à la complexité*, Seuil, 2014.

Corine Pelluchon, *Éthique de la considération*, Seuil, 2018.

Pierre Rabhi, *La Puissance de la modération*, Hozhoni, 2015.

Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, 2000.

Richard Sennett, *Ce que sait la main. La Culture de l'Artisanat*. Albin Michel, 2010

Richard Sennett, *Bâtir et Habiter. Pour une éthique de la ville*, Albin Michel, 2019.

Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015 ; suivi de : *Une autre fin du monde est possible. Vivre l'effondrement et pas seulement y survivre*, avec Gauthier Chapelle, Seuil 2018

Georges Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Payot [1902] 2018.

Peter Wollenben, *La vie secrète des arbres*, Les arènes 2017.

Joëlle Zask, *Se tenir quelque part sur la terre. Comment parler des lieux qu'on aime ?* Premier parallèle, 2023.

Paul Zumthor, *La Mesure du monde. Représentation de l'espace au Moyen Âge*, Seuil, 2014.

